

Iwona Piechnik  
Kraków

## **TEMPO DES CHANGEMENTS DANS LES LANGUES PAR LE BIAIS DE FACTEURS EXTERNES : EXEMPLES INDO-EUROPÉENS ET FINNO-UGRIENS**

Les langues, comme tout dans la nature, subissent l'évolution. Pourtant, on peut observer que les unes changent plus vite, les autres plus lentement. Ce processus a lieu dans toutes les familles des langues ; en outre, il se produit non seulement dans les langues naturelles, mais aussi dans les artificielles. Dans la présente étude, nous examinerons, comme « case studies », quelques langues de deux familles différentes pour essayer de relever des causes potentiellement universelles du tempo des changements, mais dues à différents facteurs extra-linguistiques, tout en laissant de côté les facteurs internes dont les plus puissantes sont l'analogie et la fréquence – sujets d'abondantes études de maints linguistes dont, p.ex. : Jerzy Kurylowicz (p.ex. 1949) ou Witold Mańczak (cf. surtout 1958, 1980ab et d'autres nombreuses publications). Le changement dans les langues est, d'ailleurs, l'objet de beaucoup de livres et d'articles, surtout ces derniers temps (p.ex. Labov 1972, 1994, 2001 ; Coseriu 1978 ; Lüdtke 1986 ; McMahon 1994 ; Aitchinson 2001, etc.). Ils essayent de donner des synthèses théoriques, en se concentrant généralement sur les causes et les mécanismes des changements. Mais rares sont les publications parlant du tempo des changements (cf. p.ex. Nettle 1999b). Notre approche est principalement pragmatique.

### **DISPUTE SUR LE CRITÈRE GÉOGRAPHIQUE : LES ZONES CENTRALES ≠ LES ZONES LATÉRALES**

Comme point de départ de nos considérations, rappelons que beaucoup de linguistes, parmi lesquels est Witold Mańczak, ont souvent abordé le problème d'un

caractère plus archaïque et/ou conservateur<sup>1</sup> de certaines langues face à d'autres. Dans ces études, se dessine clairement le critère géographique : les zones centrales opposées aux zones latérales. Matteo Bartoli (1873–1946)<sup>2</sup>, un linguiste italien non moins éminent, était d'avis que les aires latérales présentent un caractère plus conservateur que les aires centrales<sup>3</sup>. Mais W. Mańczak a maintes fois démontré les faiblesses de cette opinion. En 1965, il les pointe encore assez doucement<sup>4</sup>, mais, au cours de plus de 40 ans, dans ses publications, il s'exprime de plus en plus fermement. P.ex. en 2005, il dit :

L'opinion selon laquelle les innovations naîtraient en principe dans le centre d'un domaine linguistique et les archaïsmes persisteraient de préférence dans les aires latérales, m'a toujours paru aussi irrationnelle que l'opinion (exprimée par personne) d'après laquelle les aires septentrionales ou occidentales auraient un caractère plus archaïque que les aires respectivement méridionales ou orientales ou inversement (Mańczak 2005 : 105).

Mańczak, qui, dans ses recherches, s'appuie sur la comparaison du vocabulaire de textes parallèles et non pas sur l'examen des convergences phonétiques ou de la grammaire, vu que :

(...) c'est le vocabulaire (et non pas la phonétique ou la morphologie) qui est l'élément le plus stable de la langue. (...) Le caractère archaïque d'une langue dépend du vocabulaire, et non pas de la prononciation, dont le développement est parfois capricieux (Mańczak 1990 : 36),

a tiré de telles conclusions des données statistiques obtenues :

Il résulte de ces données statistiques que l'opinion de Bartoli selon laquelle les aires latérales seraient plus conservatrices que les aires centrales est erronée. Il est vrai que l'espagnol (aire latérale) présente plus d'archaïsmes que le français (aire centrale), mais le français est plus conservateur que le roumain (aire latérale), et l'italien (aire centrale),

<sup>1</sup> Ici, nous ne faisons pas de distinction nette entre le caractère archaïque et conservateur des langues, parce qu'en fin de compte, elle n'est pas décisive pour nos considérations. Pourtant, il y a des linguistes qui différencient ces deux natures des langues, p.ex. Giuliano Bonfante disait que le grec et les langues slaves sont conservatrices, mais pas archaïques (cf. Bonfante 1935–1936) ; ou Adolf Erhart (1995) qui étudiait ce problème par rapport aux langues baltes.

<sup>2</sup> Bartoli (1925, 1937, 1939) et de nombreux autres linguistes qui étaient d'accord avec lui, p.ex. A. Meillet (1930) et surtout G. Bonfante qui s'est montré très critique à l'égard de Mańczak (Bonfante 1997). Mańczak, en leur jetant un défi, cite beaucoup de leurs constatations pour les renverser dans ses analyses par des méthodes statistiques (cf. Mańczak surtout 1965, 1976, 1988, 1991, 1994, 2003a, 2005, 2007ab).

<sup>3</sup> Sauf si elles ne sont pas les plus isolées, bien sûr.

<sup>4</sup> Dans son article de 1965, le jeune Mańczak semble ne pas prendre encore son parti et donner définitivement tort ou raison à l'opinion de Bartoli. À un endroit, il écrit même : « Bref, il n'y a aucun rapport entre la position, centrale ou latérale, d'une langue et le nombre d'archaïsmes qu'elle présente » (Mańczak 1965 : 183). Il y compte et pèse les mots dépouillés d'un dictionnaire et souligne seulement le calcul des probabilités.

en ce qui concerne la quantité d'archaïsmes, l'emporte sur les langues parlées dans les aires latérales que sont l'espagnol et le roumain (Mańczak 2005 : 106).

De telles constatations à propos du caractère archaïque des langues situées dans ou près de leur berceau initial se trouvent dans maintes publications de W. Mańczak concernant différentes langues : les « normes » géographiques de Bartoli sont le plus largement disséquées dans : Mańczak 1965, 1991a : 96–107, 1994, 1998, 2003b, 2005, 2007ab où il se concentre sur les langues romanes, mais il a aussi analysé des exemples d'autres langues indo-européennes, p.ex. dans Mańczak 1999 : 126, 2002 : 37–39, 2007b : 282 il parle des langues slaves (en polémique aussi contre les opinions de slavistes polonais, proches de celles de Bartoli<sup>5</sup>), tandis que p.ex. dans Mańczak 1994 : 129–130, 1996 : 181–182 ou 2007b : 282 il aborde les langues germaniques, alors que p.ex. dans Mańczak 1987 et 1995 il s'occupe des langues baltes.<sup>6</sup>

En même temps, dans ses publications, W. Mańczak souligne aussi le **critère chronologique**, lié au géographique. Dans Mańczak 2003, nous lisons même :

ni la position périphérique, ni la position centrale ne décident du caractère conservateur d'une langue ou d'un dialecte. En réalité, c'est la chronologie qui décide du caractère archaïque : les domaines colonisés ou linguistiquement assimilés plus tôt sont plus conservateurs que ceux colonisés ou linguistiquement assimilés plus tard (Mańczak 2003 : 305).

Ainsi, pour étudier des relations de parenté entre les langues romanes, Mańczak a-t-il comparé des traductions de l'Évangile en catalan, espagnol, français, italien, portugais, provençal, romanche, roumain et sarde. Les données statistiques obtenues lui ont permis de constater qu'il y a :

un lien entre la date de la conquête d'une province et le degré de la romanisation de sa ou ses langues, l'italien étant la langue la plus romane et le roumain, la moins romane (Mańczak 2005 : 104).

De pareilles comparaisons quantitatives et conclusions sur le caractère plus conservateur des terrains colonisés ou assimilés par une langue plus tôt que par d'autres se trouvent dans de nombreuses études de Mańczak qui donne des exemples non seulement romans, mais aussi du bas-allemand étant plus archaïque par rapport au suédois ou bien du polonais plus archaïque face au cachoube vu que la Scandinavie et la Poméranie ont été colonisées plus tard (cf. p.ex. Mańczak 1991a : 95, 1991b, 1992 : 57, 2002 : 7–20, 2007b : 283).

---

<sup>5</sup> P.ex. Z. Stieber (1974) et surtout H. Popowska-Taborska (2004 où on peut trouver les références aux nombreux textes polémiques).

<sup>6</sup> Bartoli, lui aussi, étudiait le problème du caractère archaïque/conservateur par rapport aux langues slaves, baltes et germaniques (1937, 1938), mais ce n'est qu'à propos des langues romanes (1925, 1937b, 1939) qu'il a explicitement abordé l'idée des « normes » des aires latérales.

Or, le problème du caractère archaïque des langues s'avère plus nuancé. C'est Mańczak même qui, dans ses études, a constaté aussi que la seule exception du critère chronologique est le sarde, mais il a conclu que son « caractère aberrant » :

s'explique probablement par deux facteurs : 1° le substrat non indo-européen ; 2° le fait que la Sardaigne était moins riche que les autres provinces et attirait, de ce fait, moins de colons (Mańczak 2005 : 104).

Parmi les langues du monde, on pourrait, d'ailleurs, trouver plus d'« exceptions » comme celle du sarde (cf. aussi Pittau 1972). Alors probablement aucun de ces critères ne peut être solution finale.

#### INSUFFISANCE DE L'EXPLICATION GÉOGRAPHICO-MATHÉMATIQUE POUR MESURER LE CONSERVATISME D'UNE LANGUE

Les méthodes statistiques sont utiles, mais ne donnent pas toujours de réponses satisfaisantes sur les processus intrinsèques de l'évolution des langues. On voit bien que beaucoup de phénomènes ne peuvent pas s'expliquer par la position géographique et/ou par les moyens mathématiques purs, même si, en général, ils sont bien précieux. D'ailleurs, ils servent le mieux à comparer le vocabulaire seul, alors qu'il est plus difficile de mesurer les faits grammaticaux qui devraient être pris en considération également comme partie intrinsèque de la langue. Il est à souligner aussi que, comme le résume bien Michel Banniard,

les six niveaux (phonologie, morphologie, syntaxe, lexicale, idiomatismes, phrasé) correspondant à une frontière diachronique de langue n'évoluent pas en bloc : ils sont corrélés, mais peuvent être assez distants les uns des autres sur l'axe du temps (Banniard 2001 : 90).

Une constatation pareille se trouve aussi, par exemple, chez Eric Hamp (1996 : 6) qui essaie d'esquisser le conservatisme des langues baltes et de l'albanais parmi les langues indo-européennes.

Abstraction faite de la grammaire, un tempo plus rapide des changements est bien observable au niveau des habitudes langagières, donc de la pragmatique, surtout dans la politesse, ce que remarque avec perspicacité Rudi Keller (1989) en prenant comme exemple la communication avec ou sur les femmes :

The permanent change in our vocabulary for women takes place because intended politeness leads to unintended pejorisation : *Weib, Frauenzimmer, Frau, Dame*. Gallantry demands something exceptional. If many do something exceptional in the same way, it becomes the norm, and exactly for that reason, it ceases to be gallant (Keller 1989 : 119).

Le besoin de chercher de nouveaux moyens d'expression est donc dû à la fréquence. Il en va de même avec les salutations, surtout dans les nouveaux moyens électroniques de communication qui propagent les habitudes bien vite. La créativité et la recherche incessante de l'originalité se voit surtout dans la jeune génération qui met l'accent sur l'individualité et qui aime jouer avec la langue.

Leo Spitzer parle même de l'insatisfaction des locuteurs de l'état actuel de la langue comme moteur de la quête incessante de nouveaux moyens d'expression :

A dissatisfaction with *which quality* of the general language? Its ever waning *expressivity*. (...) We find then here the conflict between the communicative aspect of language which is satisfied with the existing order and the expressive aspect which must spurn it. (...) an expression which had originally possessed an emotional appeal becomes trite when repeated, it is deprived of that freshness that seems to correspond to a new impression (Spitzer 1956 : 78–79, 82).

Spitzer va encore plus loin, en disant :

We know also that whole nations are more inclined toward linguistic innovation than others : the so-called 'younger' nations ('young' in the political sense) show a tendency to transgress the given linguistic framework more easily than the 'older ones' witness the frequent neologism with German or American writers in comparison with Italian or Frenchmen (...) (Spitzer 1956 : 79–80).

Mais il est autant facile de trouver des contre-exemples à cette thèse : beaucoup de jeunes nations – surtout petites – démontrent du conservatisme dans leur langue, comme arme et moyen de préserver leur propre bien. Par exemple, quand les documents légaux de l'Union Européenne, écrits le plus souvent en français ou en anglais, sont à traduire dans des langues plus petites, il s'avère qu'elles possèdent un nombre plus restreint de termes, surtout de mots abstraits, donc les traducteurs doivent forger des néologismes ad hoc, bien hasardeux, qui ne sont pas toujours compréhensibles à leurs compatriotes (cf. p.ex. le cas du finnois dans : Lindgren & Suomela-Salmi 1995).

Et parmi les gens il y a tant des progressistes que des conservatistes, alors que la plupart se situent entre ces deux tendances (cf. p.ex. Nevalainen, Raumolin-Brunberg, Mannila 2011). Finalement, ils optent souvent pour ce qui est intelligible et logique, mais confortable et simple à la fois – c'est ce que l'on peut observer le mieux chez les enfants qui apprennent la langue (cf. Yang 2011).

D'ailleurs, encore d'autres facteurs relativisent les observations sur les changements dans les langues. Il est difficile de les énumérer tous. On peut ici citer Mikko Korhonen qui, dans son étude du principe des zones latérales sur le champ des langues ouraliennes, dit au début de ses réflexions :

To what extent an idiom is able to keep old forms and to what extent it tends to change, depends on many other factors besides its geographical position in the periphery or in the interior of the language area. E.g. cultural and social changes, foreign languages and cultures, migrations, activity in social interaction, density of population, areal isolation, and even the norms of written language and conscious language planning are factors which influence the frequency of linguistic changes (Korhonen 1996 [1986] : 213)<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> Dans son étude sur l'applicabilité du principe du caractère archaïque des zones latérales aux langues ouraliennes, Mikko Korhonen y apporte aussi beaucoup de restrictions et dit de ne pas exagérer sa signification. Dans le cas des langues ouraliennes, on ne peut pas

D'ailleurs, déjà en 1962, Josef Vachek avait écrit :

The question of the degree to which external (i.e., economic, social and cultural) factors can contribute to the development of language is undoubtedly one of the most complex and most controversial in linguistic theory (Vachek 1962 : 433).

Vachek, dans ses considérations, a souligné que la langue ne reflète que ce que ses utilisateurs font avec, donc : « language so to speak exercises the right of control with regard to the external influence with which it is faced. The role of the system of language is thus rather regulative than initiative » (Vachek 1962 : 448).

Mais combien ce « contrôle » correspondrait-il au mécanisme de la langue en tant que système indépendant (au sens saussurien) ? Ne serait-il dû plutôt au filtre des habitudes langagières (p.ex. articulatoires ou syntaxiques) des utilisateurs ?

Le problème des facteurs externes est encore plus complexe quand on regarde le sort des changements du point de vue non ponctuel, mais progressif :

What is considered internal or external may differ depending on the researcher's theoretical perspective. For example, although it is clear to everyone that language contact and prestige are external, it is not so clear when it comes to frequency, economy, and perceptual (psychological) factors. A change can be broken down into two stages : innovation and diffusion. An innovation starts slowly (the first part of the well-known S-curve) and then may be taken up and spread through the population. Innovations are internally motivated but may be adopted and disseminated through the population under the influence of social factors, increasing in frequency, and making it difficult to tease apart internal and external influences (Wood 2008 : 443).

L'environnement (surtout social) est donc étroitement lié à l'évolution des langues et au rythme de leurs changements.

### SŒURS CADETTES DE LA LINGUISTIQUE

Or, avec le développement des sciences sociales, surtout depuis la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les domaines des recherches tels que la sociolinguistique, la psycholinguistique et l'anthropologie linguistique prennent de la vigueur, et on donne de plus en plus d'importance à des facteurs socio-culturels et psychologiques, voire économiques, dans l'examen des faits linguistiques. Les changements dans les langues – l'un des sujets toujours les plus énigmatiques – absorbent l'esprit de ces chercheurs, ce que l'on peut voir largement dans de nombreuses études. Parmi les travaux les plus synthétiques et complets de cette nouvelle vague est p.ex. l'ouvrage *Principles of Linguistic Change* de William Labov qui, en deux volumes, décrit des facteurs internes et sociaux des changements linguistiques. La sociolinguistique entre même dans la linguistique historique : on parle déjà de la

---

se limiter seulement aux langues finno-ougriennes, mais prendre en considération toute la grande famille (donc aussi les langues samoyèdes) au sein de laquelle ce principe ne pourrait s'avérer pertinent que dans l'axe est-ouest, mais nullement sur la ligne nord-sud.

« sociolinguistique diachronique (également dénommée rétrospective) » (Banniard 2001 : 86). Michel Banniard relativise les facteurs du développement des langues romanes en décrivant les états successifs de la parole en synchronie et en soulignant la motivation du changement langagier surtout par « une modification de l'attitude mentale des énonciateurs » (Banniard 2001 : 91). Il prétend que la trame de la langue est tissée tant par l'ordre que par le désordre de la parole.

Non moins intéressante est la théorie de la « main invisible » – expression que Rudi Keller (1989) emprunte à Adam Smith (1723–1790), économiste et philosophe écossais éminent qui expliquait ainsi les changements dans l'économie globale par de petites actions de simples individus visant à leur mieux-être. Il en est de même avec la langue étant surtout un moyen de communication, donc un outil à servir aux gens dans la vie quotidienne. Keller dit que la langue n'est pas un état, mais un processus dynamique sur différents niveaux, il est naturel et artefact à la fois : « Like inflation or a traffic jam, it is the unintended cumulative consequence of a countless number of intentional communicative acts by countless people » (Keller 1989 : 115), bien que chaque action individuelle n'ait pas de but de changer toute la structure dont se sert la communauté.

Enfin, il faut dire qu'en général presque toutes sortes de publications se concentrent sur les causes des changements (avec des réflexions sur ce que ces changements constituent un progrès ou une dégradation de la langue), tandis qu'on ne dit rien, ou très peu, sur le sujet du tempo des changements et des causes de maintenir le statu quo langagier. Même la stricte linguistique statistico-mathématico-diachronique, malgré ses grands apports à la science, n'y semble plus suffisante.

Regardons donc la situation historique, culturelle et géographique de quelques langues dites conservatrices pour voir leurs conditionnements.

#### LANGUES DITES CONSERVATRICES : ISLANDAIS, LITUANIEN, FINNOIS, LANGUES SAMES ET LEURS SŒURS<sup>8</sup>

Passons sous l'alambic quatre exemples de langues de deux familles différentes : l'islandais et le lituanien (langues indo-européennes) versus le finnois et quelques langues sames [sâmes, saames ou laponnes] (langues finno-ougriennes qui appartiennent à la famille ouralienne).

D'abord, regardons l'islandais et le finnois par le biais des deux critères mentionnés ci-dessus – géographique et chronologique.

L'islandais et le finnois sont le plus évidemment plus archaïques par rapport à leurs langues avoisinantes et apparentées (tant du point de vue de la forme du lexique que de la grammaire).

---

<sup>8</sup> Parmi les langues de deux familles – indo-européenne et finno-ougrienne (qui fait partie de la grande famille ouralienne) – nous n'avons pris comme exemples que des langues parlées en Europe, alors qu'elles possèdent des congénères conservatrices aussi en Asie, respectivement parmi les langues : indo-iraniennes et samoyèdes.

Ainsi peut-on observer que l'islandais n'a pas beaucoup changé depuis des siècles<sup>9</sup> et il est de notoriété publique que les Islandais peuvent aisément lire les sagas d'il y a 10 siècles – les mots et la structure de la langue se sont bien conservés (quoique la prononciation de l'islandais ait légèrement changé depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et change aussi actuellement par la popularité du langage non-standard ; cf. Magnús Pétursson 1997). D'ailleurs, à travers les générations, les Islandais sont conscients de la qualité exceptionnelle de leur langue. Déjà en 1609, Arngrímur, un humaniste islandais éminent, soulignait dans son œuvre *Crymogæa* (nom de l'Islande en grec) écrite en latin que seul l'islandais est proche de la langue des ancêtres scandinaves<sup>10</sup>. Gottskálk Jensson résume les paroles d'Arngrímur ainsi :

Arngrímur argues in Latin that contemporary Icelandic is the ancient tongue of the North, i.e., of Northern Europe, and not simply a vernacular. Only Icelanders use it unspoiled, he claims, while neighboring peoples have corrupted it, and thus it behooves Icelanders to preserve its pristine state. It was here the doctrine of Icelandic purism – perhaps the single most characteristic feature of Icelandic culture today – was first articulated in print (Gottskálk Jensson 2008 : 2).

En ce qui concerne le finnois, il est né des dialectes occidentaux de la Finlande, or, comme le constate l'un des plus grands finno-ougriens, Mikko Korhonen : « if one considers the total structure and development of all the Finnic languages, very many conservative features are to be found in some West Finnish dialects » (Korhonen 1996 : 215). Le caractère archaïque du finnois se voit déjà au niveau des sons, surtout des voyelles ; Johanna Laakso le résume bien : « The Finnic languages, especially Finnish, are often called phonologically conservative » (Laakso 2001 : 182). Par conséquent, ce conservatisme finnois se voit dans l'état du vocabulaire, car c'est justement dans cette langue que les formes fondamentales de mots ouraliens ou finno-ougriens se sont conservées le mieux (Häkkinen 2006 : 31–32). Grâce à ce conservatisme on peut voir même les plus anciens emprunts bien pétrifiés en finnois et, par conséquent, restés dans un meilleur état que dans les langues donatrices (p.ex. fin. *kuningas* < germ. \**kuningaz* 'roi'<sup>11</sup> ; fin. *sata* < indo-ir. \**śata* 'cent'<sup>12</sup>, cf. SSA), etc.

<sup>9</sup> D'ailleurs, l'auteur de la première grammaire de l'islandais, Rasmus Rask (1818), ne distinguait pas le vieux norrois et l'islandais moderne (Gottskálk Jensson 2008 : 25).

<sup>10</sup> P.ex. le féroïen, la langue la plus proche de l'islandais, parlée aux Îles Féroé entre l'Islande et l'Écosse, a plus changé, tant dans la grammaire qui s'est simplifiée un peu que dans le lexique qui a accueilli des mots surtout du danois, des langues celtiques et – récemment – de l'anglais, malgré la politique puriste officielle (cf. Höskuldur Thráinsson et al. 2004 : 369, 445–465).

<sup>11</sup> P.ex. dans des langues germaniques actuelles : all. *König*, ang. *king*, suéd. *konung* ~ *kung*, norv. *konge*, isl. *konungur* (à comparer avec le norrois : Nom. *konungr*, Gén. *konungs*, Dat. *konungi*, Acc. *konung* ; cf. Bord 2004 : 25), etc.

<sup>12</sup> P.ex. en aveste *satəm*, hindi *sau*, persan *sad* ; l'ancêtre : ie. \**k̑mtó-m* > latin *centum*, lituanien *šimtas*, polonais *sto*, etc.

Alors tant en islandais qu'en finnois, le temps semble passer plus lentement et ils sauvegardent bien le patrimoine de leurs ancêtres.

Pourtant, ces langues ne suivent pas les critères de conservatisme géographico-chronologique, mentionnés ci-dessus, parce que :

1) ils ne se trouvent pas dans le berceau de leurs ancêtres :

- les Islandais sont des colons vikings venus de Norvège qui ne se sont installés sur leur île qu'au IX<sup>e</sup> s.,

- les pré-Finlandais, dans la période 4.000–3.000 ans av.J.C., sont venus de l'Oural (le plus probablement de la courbe de la Volga, entre ce fleuve et les montagnes d'Oural, de la région où actuellement se trouve encore une grande population parlant des langues de cette famille : mordve, mari [tchérimisse] et oudmour [votiak]) : ils se sont installés au bord de la Baltique, en migrant encore plus loin, vers le terrain de la Finlande actuelle, et, à partir de l'époque du fer, soit depuis les XV–XII s. av.J.C, en poussant lentement les pauvres Sames (Lapons) vers le Nord.

Alors le critère archaïsant lié à l'emplacement géographique dans le lieu de naissance ne peut y être appliqué non plus, bien qu'il faille remarquer d'autres facteurs tels que l'isolation insulaire de l'Islande qui a pu avoir un certain impact sur la stagnation langagière (malgré la présence de l'administration danoise) ; par contre, on ne peut pas parler d'une telle isolation dans le cas de la Finlande,

2) ils se trouvent sur leur terrain suffisamment longtemps et dans la proximité de leurs frères avoisinants (l'islandais par rapport au norvégien ou au suédois, tandis que le finnois par rapport à l'estonien ou au carélien), pour que nous voyions avec étonnement que ces deux langues évoluent plus lentement que les autres. Toutes proportions gardées, il faut aussi avouer qu'en général leurs frères septentrionaux évoluent plus lentement que leurs frères méridionaux (il suffit de comparer les langues germaniques du Nord avec l'anglais ou bien les langues fenniques avec le hongrois).

Non moins intéressant est le cas des langues sames (laponnes), apparentées aux langues fenniques. Les langues sames, dont l'origine génétique des locuteurs ne cesse d'être mystérieuse, sont aujourd'hui parlées à la périphérie septentrionale d'Europe. Les Sames ne vivent plus sur leur territoire primitif : leurs ancêtres habitaient probablement toute la Fennoscandie, surtout le territoire de la Finlande actuelle. Puis, ils ont été poussés vers le Nord par les tribus fenniques. De nos jours, ils forment une minorité un peu disparate et composite qui vit dispersée non seulement sous quatre administrations différentes, mais aussi sur une vaste étendue du territoire dont le peuplement est assez faible. Ce sont les causes principales d'une grande variation dialectale des langues sames qui aujourd'hui se composent d'environ 9 « types » : same du Sud (Norvège, Suède) ; same d'Ume (Norvège, Suède) ; same de Pite (Norvège, Suède) ; same de Lule (Norvège, Suède) ; same du Nord (Norvège, Suède, Finlande) ; same d'Inari (Finlande) ; same de Skolt (Finlande, Russie) ; same de Kildin (Russie) et same de Ter (Russie).

Quand on compare les langues sames, on peut trouver des aires centrales et latérales avec des cas d'archaïsmes :

Lapp is a textbook example of the effect of the lateral area principle within an oblong language area. The dialects spoken in the two extreme ends of the area, South Lapp in Central Scandinavia and East Lapp dialects, are more conservative than the central dialects. The extreme dialects show archaisms e.g. in consonant quality and in syntax. Besides, morpheme structure and morphology have retained more archaic features in South Lapp than in the other dialects. Isoglosses on the dialect map showing the spread of innovations that have come into existence after the split of Proto-Lapp are most frequent in the area of Central Lapp. Here both Central Lapp innovations and innovations spreading from the east and the south-west overlap, whereas the isoglosses in the South Lapp area principally show south-western and the Kola Lapp area eastern innovations only. Only a few Central Lapp innovations have reached South or Kola Lapp.

However, it is remarkable that there are not very many conservative features common to both the extreme dialects. They are archaic in different ways. E.g. they are not mutually intelligible (Korhonen 1996 : 214).

Un tel emplacement des innovations au centre peut être dû à l'influence des langues administratives (norvégien, suédois, finnois et russe) dont la portée était probablement plus faible aux confins des terres habitées, à quoi contribuait une attitude pas toujours favorable des autochtones (il y a souvent eu des conflits issues d'une longue oppression du petit par le fort et des contraintes pour forcer l'assimilation) et leur moindre densité démographique – par conséquent, une moindre fréquence d'échanges.<sup>13</sup> À tout cela s'ajoute l'hétérogénéité ou plutôt la polycentricité des langues sames qui n'ont pas eu de normes établies, restant longtemps langues orales avec des différenciations locales dans le contexte multilingue, multinational et transfrontalier (cf. p.ex. Pietikäinen 2010).

Si nous avons parlé du conservatisme des langues fenniques, il est impossible de ne pas parler des langues baltes qui sont leurs voisines. Entre ces langues, il y a eu un échange d'influences. Le plus intéressant est le cas du lituanien – langue considérée comme la plus archaïque<sup>14</sup> de toutes les langues indo-européennes vivantes, alors qu'elle ne se trouve pas dans le berceau de ses ancêtres : ni ancêtres indo-européens<sup>15</sup> ni ancêtres baltes ! Certains linguistes disent que son conserva-

<sup>13</sup> Aujourd'hui, la situation est encore plus difficile : les petites langues sames sont « standardisées » vers un modèle commun (rapproché de celui de la langue same du Nord qui est majoritaire et remplit le rôle de lingua franca) et souvent abandonnées dans la réalité multilingue et multiethnique de la Fennoscandie actuelle, malgré les efforts d'éveiller le sentiment national qui réunisse les différents groupes des Sames dans l'unité transfrontalière de la patrie commune appelée Sápmi (cf. p.ex. Elenius 2010).

<sup>14</sup> Pourtant, le caractère archaïque du lituanien ne se voit pas corrélativement sur tous les niveaux de cette langue, son conservatisme étant le plus fort en phonologie, moins en morphologie (cf. Erhart 1995) et encore moins en lexicale (cf. Mańczak 1995). Mais en somme, le lituanien sert d'un des meilleurs points de repère dans les études comparatives indo-européennes (cf. p.ex. Smoczyński 1993).

<sup>15</sup> L'habitat primitif des Indo-européens se trouvait sûrement plus au sud, probablement sur le territoire des Slaves. Alors le balte n'occupe pas la position centrale entre les langues indo-européennes. W. Mańczak y a consacré un article (Mańczak 2001).

tisme est dû à l'impact fennique, mais il est difficile d'en être sûr. Jetons donc un coup d'œil sur l'histoire et les conditions de sa vie.

Le lituanien dérive des langues baltes qui étaient parlées sur un vaste territoire entre la Mer Baltique et les steppes de l'Ukraine, ayant comme voisins les tribus finnoises (nord-est), slaves (est, sud, sud-ouest)<sup>16</sup> et germaniques (ouest). La langue commune, longtemps relativement homogène, des tribus baltes, assez nombreuses à l'époque, a commencé à perdre son uniformité vers le 1<sup>er</sup> millénaire av.J.C. et s'est enfin divisée en deux branches principales : celle des Baltes Occidentaux et celle des Baltes Orientaux, mais probablement sans différences profondes. Les langues baltes restaient aussi conservatives :

Evidently, the Balts separated from the other Indo-Europeans rather early. Later, after contacts with related dialects broke off, especially with the future Slavs, the Balts lived for many centuries, secluded from others, in the distant depths of the forests of Northern Europe. They were untouched by the stormy historical events that took place during that time in the south and southwest of Europe.

When people live under such conditions, they always preserve with great devotion the traditional way of life of their ancestors. Language also changes slowly. During long centuries in a closed society, the language of the Balts simply froze in the past. This fact clearly contradicts the « theories » of amateur linguists about alleged Baltic wanderings in distant countries. During such wanderings linguistic mixing would, of course, have been unavoidable, and that would have caused rapid linguistic development – something that certainly did not happen (Zinkevičius, Luchtanas, Česnys 2006 : 75).

Les langues des Baltes Occidentaux (y compris les langues des Prussiens et des Yotvingiens) se sont éteintes sans laisser de traces, tandis que les langues des Baltes Orientaux se sont encore ramifiées en variantes au nord et au sud du territoire. À présent, restent vivantes seulement deux langues baltes : le lituanien et le letton. Le lituanien vient de la ramification méridionale, tandis que le letton dérive de la ramification septentrionale (qui comptait aussi les langues des Couroniens, Semigalliens, Seloniens, disparus de nos jours). Bien que ces deux langues viennent de la branche orientale, elles sont parlées aujourd'hui sur le territoire de leurs congénères occidentales. Il est à remarquer aussi que le letton a poussé son évolution plus loin que le lituanien, surtout grâce aux contacts avec les Finnois et les Russes ainsi qu'avec les germanophones (au début à cause des croisades des chevaliers Porte-Glaive et l'État de l'Ordre Teutonique), alors que le lituanien a gardé le maximum du conservatisme. Pourquoi ? Voici une explication possible, donnée par les spécialistes lituaniens :

In the north, the Eastern Balts were later inhabitants of Finnic territory, but in the south, they dwelled in old Baltic lands in which they had been for millennia. Here, the Balts did not experience great Finnic influence. The remote ancestors of these Balts had encountered the Finns, but those contacts had been weak. Thus, the language of

---

<sup>16</sup> Le voisinage slave était le plus dense, mais la communauté balto-slave n'a jamais existé (cf. p.ex. Mańczak 1990 et les écrits de Zinkevičius).

these Balts had changed little ; it remained as it had been until the age in which the Eastern Balts became more clearly differentiated, i.e. in the 7<sup>th</sup> century.

The linguistic differentiation of the Eastern Balts must be understood as the gradual evolution of the north away from the conservative south, where the ancient situation had remained almost unchanged. (...)

In the south and southwest, Lithuanians bordered since long ago on Western Baltic tribes – the Prussians and Yotvingians – whose language was archaic, closer to the old Baltic protolanguage.

The archaic nature of these tribal languages affected Lithuanian. (...) In this way were formed the modern southern dialect of western Aukštaitija and the subdialects of former Prussian Lithuania, which gave a start to standard literary Lithuanian. This dialect later gave Lithuanian in general the aura of a very old language (Zinkevičius, Luchtanas, Česnys 2006 : 98, 100).

Alors c'est surtout à l'influence de ses langues apparentées du sud et sud-ouest que le lituanien doit son caractère archaïque. Tandis que l'influence des voisins fenniques sur le letton au nord était plutôt une source de l'érosion.

Mais il est aussi intéressant que le caractère archaïque du lituanien s'est conservé durant tant de siècles et tant d'épreuves de l'histoire. De nouveau, on peut se demander si ce n'est pas la position périphérique qui lui permet de sauvegarder son caractère archaïque. Malgré les périodes glorieuses et les vicissitudes ultérieures (surtout le baptême de Mindaugas en 1253, une grande expansion lituanienne sous Vytautas au XIII<sup>e</sup> s. jusqu'à même la Mer Noire, l'union avec la Pologne à la fin du XIV<sup>e</sup> s., l'annexion du pays par l'Empire russe, puis l'occupation par les Allemands, plus tard la prise de possession par l'Union soviétique), le lituanien n'a pas beaucoup bougé, ce qui constitue une merveille.

Bien sûr, soulignons que toutes les langues changent, la question est seulement de savoir avec quelle vitesse. Les unes évoluent vite, les autres marchent d'un pas de tortue. Les unes sont comme un buffet ou café-restaurant sous le soleil chaud (ce qui ne veut pas dire que ces langues se gâtent seulement), tandis que les autres sont comme réfrigérateurs. Parmi les premières se trouvent l'anglais ou le français. Parmi les secondes se trouvent l'islandais ou le finnois. Il faut aussi remarquer que cette répartition ne se limite pas à une famille des langues, mais à des langues concrètes (parce que l'islandais et l'anglais appartiennent à la même famille germanique, alors qu'ils se trouvent sur des pôles opposés de l'évolution ; de même le finnois par rapport au hongrois).

Alors si les critères géographique et chronologique ne donnent pas de réponses toujours et partout, on doit prendre en considération d'autres critères qui sont externes du système de la langue et concernent les circonstances de nature sociale, historico-culturelle et psychologique, voire économique. Certes, ces égards sont difficilement mesurables et assez relatifs, mais leur impact est considérable et il est nécessaire de les prendre en considération. La sociolinguistique le sait déjà.

En voici quelques pistes qui nous semblent cruciales dans l'étude des langues mentionnées comme conservatrices :

## 1. CONSCIENCE NATIONALE, DÉTERMINATION, INDÉPENDANCE

Il est à remarquer que toutes les langues mentionnées : l'islandais, le finnois avec ses cousines sames ou le lituanien, sont parlées par de petites communautés qui autrefois appartenaient à de grandes puissances « colonisatrices » : l'islandais – au Norvège et au Danemark, le finnois avec les langues sames – à la Suède et à la Russie, le lituanien – tombant sous différentes mains, mais restant longtemps surtout sous l'influence de l'État polonais (avec un équilibre variable), puis sous la dépendance de l'État russe (impérial et soviétique).

D'habitude, la cohabitation n'a pas été paisible. Les petites langues étaient non seulement sous-estimées, mais souvent opprimées. Cette situation suscitait la révolte et fortifiait le sentiment de l'identité nationale.

C'est surtout au XIX<sup>e</sup> siècle – siècle du romantisme, de l'historicisme et de grandes transformations dans le monde entier, surtout en Europe – que la conscience nationale s'est éveillée<sup>17</sup>. Il y a eu des mouvements révolutionnaires dans presque tous les pays du continent européen. Ce courant était exceptionnellement fort parmi les islandophones et les finnophones qui se sont rendu compte de ce que leur pays restait sous l'occupation étrangère et de ce qu'ils n'avaient jamais eu leur propre État à eux, alors que, tant ethniquement que linguistiquement, ils avaient une identité à part. Cette conscience leur a fait garder la pureté de leurs langues, proches autant que possible des parlers de leurs ancêtres. Restant sous le joug de l'envahisseur, les gens traitaient leur langue comme outil de patriotisme dans l'aspiration vers l'indépendance. C'était non seulement un moyen de la communication, mais aussi un élément intrinsèque de l'identité : on a commencé à construire l'idée de la nation étroitement liée à la langue<sup>18</sup> (et chercher la meilleure norme de la langue commune, cf. p.ex. Sommer 2009 pour la Finlande<sup>19</sup>). Ainsi,

---

<sup>17</sup> Bien sûr, cette conscience existait déjà avant. Mais c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que l'étincelle a mis le feu aux poudres.

<sup>18</sup> Cf. p.ex. les études sur les pays du Nord-Est d'Europe dans Maier 2012.

À côté de la langue, un deuxième élément important de l'identité peut être la religion, p.ex. parmi les Finlandais Ingriens – îlot luthérien dans la mer des orthodoxes russes (Sihvo 2002) ou parmi les Csángós, hungarophones par leur origine, vivant comme îlot linguistique et catholique à l'est de Roumanie (dans la région de la Moldavie historique) dont la plupart des habitants sont orthodoxes aussi (cf. Ordaz-Németh 2011, Sándor 2000, mais surtout de nombreux écrits de V. Tánzos, p.ex. 2012, ainsi que Petit & Tánzos 2012).

<sup>19</sup> En Finlande bilingue (la classe haute parlait suédois qui était donc langue administrative, tandis que le peuple des classes plus basses parlait finnois), la question de la langue était l'une des questions cruciales de la « fennicité » : « In its strictest form, the demand of the nationalist programme was “one nation, one language”. Language conflicts continued in Finland up until the 1930s » (Ollila 1998 : 132). Beaucoup de gens qui portaient les noms de famille suédois, les changeaient même en finnois (p.ex. l'écrivain Aleksis Kivi dont le vrai nom était Stenvall) ou publiaient leurs écrits sous le pseudonyme finnois (comme Wolmar Schildt qui, en tant que Volmari Kilpinen, a forgé beaucoup de néologismes qui sont parfaitement entrés en finnois).

les écrivains et journalistes<sup>20</sup> essayaient-ils d'écrire en bonne langue et la développer en cherchant souvent un standard commun à toutes les variantes régionales, pour que leur compatriotes puissent approfondir la connaissance de la langue, tant littéraire<sup>21</sup> que professionnelle<sup>22</sup>. Après avoir gagné l'indépendance au XX<sup>e</sup> siècle (la Finlande en 1917 et l'Islande en 1944 – les deux pour la première fois ; la Lituanie a regagné la sienne en 1918, puis encore une fois en 1990), les jeunes États mettaient un fort accent sur la langue en tant que partie intégrante, voire l'essence, de l'identité de la nation<sup>23</sup>.

Ce facteur « nationaliste » n'est pas sans importance sur l'état des langues aujourd'hui. Les langues dont les locuteurs ont dû lutter pour leur identité (nationale, ethnique et linguistique à la fois) et ont réussi à gagner l'indépendance de leur territoire, ont souvent traité leur langue comme trésor qu'ils respectaient et gardaient dans les conditions les plus pures possible.

Regardons, comme contre-exemples, des langues qui ne possèdent pas leurs États et dont les locuteurs vivent dans la diglossie depuis des années, voire des siècles. C'est, par exemple, le cas des langues-sœurs du finnois, c'est-à-dire des langues balto-finnoises (c.-à-d. fenniques)<sup>24</sup>. Parmi elles, seulement le finnois et l'estonien possèdent leurs États pleinement indépendants. D'autres langues – c.-à-d. :

<sup>20</sup> Parmi les islandophones : Jón Sigurðsson (linguistique et homme politique) et Jónas Hallgrímsson (écrivain et journaliste), etc. La Société de Littérature Islandaise a été créée déjà en 1816. Parmi les finnophones : Johan Vilhelm Snellman (philosophe et homme d'État), Johan Ludvig Runeberg (poète), Elias Lönnrot (éditeur du *Kalevala*), Aleksis Kivi (écrivain), August Ahlqvist (linguiste et poète), Fredrik Cygnaeus (littéraire, poète), Zacharias Topelius (écrivain et journaliste), etc. La Société de Littérature Finnoise a été créée en 1831. Parmi les Lituaniens : surtout Jonas Basanavičius (médecin et rédacteur en chef de *Auszra* – premier journal en lituanien, en 1883). La Société de Littérature Lituanienne est née en 1879.

<sup>21</sup> Il faut dire aussi que parmi les Islandais il y avait déjà eu une longue et forte tradition de lecture en famille d'œuvres littéraires comme moyen de « choyer » l'identité nationale islandaise (cf. Taylor 1995) ; cette tradition a encore été renforcée justement depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec la période (un peu prolongée en Islande) des Lumières et du romantisme (Ingi Sigurðsson 2010). Encore dans les années 1990, la popularité de lire les livres était toujours forte, quoique différemment selon l'âge et d'autres facteurs (cf. Gudný Guðbjörnsdóttir & Morra 1997). Actuellement, dans la réalité des médias omniprésents, cette tradition est de plus en plus négligée par les jeunes générations (cf. Thorbjörn Broddason 2006, Ari Páll Kristinsson 2013).

<sup>22</sup> P.ex. dans le langage médical en Finlande, « due to conscious efforts by patriotic medical students at the end of nineteenth century. These students founded a society Duodecim, to promote the use of Finnish as the language of medical science » (Taavitsainen & Pahta 2008 : 32).

<sup>23</sup> Cf. p.ex. pour le finnois Ollila 1998 ; pour l'islandais : Ingi Sigurðsson 2010, Inga Dóra Björnsdóttir 1997 ; pour le lituanien : Baločkaitė 2014, Ramonienė 2007.

<sup>24</sup> C'est aussi – mais partiellement – le cas de leurs cousines sames, dont nous avons parlé plus haut. Partiellement – parce que les langues sames ont gagné un statut spécial de minorité autonome et protégée (aussi avec la Charte européenne) lequel est actuellement respecté dans les trois pays (Finlande, Suède et Norvège), sauf en Russie.

carélien propre (en République de Carélie<sup>25</sup>), carélien d'Aunus [c.-à-d. olonetsien, livvi] (en Russie, entre les lacs Ladoga et Onega), lude (en Russie, à l'ouest du lac Onega, dans les alentours de Petrozavodsk), vepse (en Russie, au sud-ouest du lac Onega, dans l'oblasts de Léningrad et de Vologda) – ont des locuteurs bilingues qui communiquent de plus en plus souvent en russe, surtout dans des situations officielles. D'ailleurs, leurs langues se russifiaient naturellement depuis longtemps, en absorbant des mots russes et en changeant leurs constructions grammaticales. Il est à remarquer aussi que les petites langues fenniques étaient longtemps transmises oralement. D'autres plus petites langues de ce groupe : le vote (en Russie, à l'ouest de Saint-Petersbourg) et l'ingrien [ižor]<sup>26</sup> (en Russie, à l'ouest de Saint-Petersbourg, à côté du vote) mènent une existence faible et en mutuelle compétition tant linguistique que sociale (cf. Markus & Rozhanskiy 2013), alors que le live [livonien] (en Lettonie) peut être déjà considéré comme éteint, malgré l'intérêt des linguistes et des gens passionnés<sup>27</sup>, malgré des fêtes traditionnelles et festivals folkloriques ou des sites d'internet, etc. Les locuteurs de ces langues, avec le temps, de moins en moins nombreux, les ont abandonnées en faveur des langues dominantes, respectivement le russe et le letton. À cet égard, on peut observer certaines dispositions sociales dont trois sont particulièrement intéressantes :

a) un patriotisme plutôt local, sans aspirations vers la solidarité de toute l'ethnie, vu que parmi les habitants de ces régions il y a souvent des mélanges de nationalités et de langues, comme, p.ex. en Carélie :

Amongst Karelians a distinctively Karelian identity group or group solidarity which would cover the entire ethnic entity “we, Karelians” is extremely weak (...). Furthermore, group identities appear to be based on locality rather than ethnic background : people feel a keen solidarity towards their close network (family, kin, friends and neighbours) with no special regard for ethnicity or nationality. (...) there are naturally also a vast number of families in which one of the spouses is Karelian and the other Russian or something else (Sarhimaa 2009 : 169).

b) ces langues sont « érotiques par excellence » (d'après l'expression de Johanna Laakso) : elles n'intéressent plutôt pas les locuteurs d'en dehors d'une petite communauté qui garde cet outil de communication pour ses besoins internes,

<sup>25</sup> Malgré le nom de cette république autonome faisant partie de la Fédération de Russie, sa langue officielle est seulement le russe.

<sup>26</sup> La langue ingrienne dérive du vieux-carélien quand une vague des Caréliens s'est installée en Ingrie (IX<sup>e</sup> s.), mais au XVII<sup>e</sup> s. elle s'est mélangée avec le finnois des immigrants finlandais. Depuis, on parle des Finlandais Ingriens (qui professent la religion luthérienne) et des vrais Ingriens (descendants des Caréliens, orthodoxes). De plus en plus souvent, on traite ces deux groupes ensemble linguistiquement et culturellement. Cela est dû au fait que, sur cette terre, pendant des siècles, il y a eu de nombreux contacts de langues (immigrants, mariages mixtes, etc.).

<sup>27</sup> Différentes études sont en grande abondance, p.ex. : de nombreux écrits de Riho Grünthal (p.ex. 2007), ou un récent recueil d'excellents articles édité par Grünthal & Kovács (2011), ou bien Saarinen & Herrala 2008, ou Laakso 2000, etc.

ce sont « les langues que parlent des communautés fermées, “isolées” (...), qu’apprennent très rarement des locuteurs de langues majoritaires, sauf circonstances individuelles particulières (mariages par exemple) » (Laakso 2005 : 187).

c) les personnes âgées sont souvent passives, dociles, habituées à la vie conformiste (imposée par excellence) de l’époque soviétique, alors que les jeunes générations – plus libres, mais non moins conformistes et opportunistes, empressées à approuver les trends de la globalisation – veulent vivre aisément leurs vies et communiquer dans la langue qui, à leurs yeux, a plus de prestige : le russe.

Des situations pareilles ont lieu aussi dans d’autres républiques de la Fédération russe et partout dans le monde entier.

Pourtant, en tant que contre-exemples de ces contre-exemples, nous pouvons mentionner deux petites langues sœurs du finnois (elles en dérivent, en s’en étant détachées il y a plusieurs siècles) : kven (kväänin kieli) et meänkieli. Le meänkieli est parlé par env. 70.000 locuteurs en Tornédaïe (vallée du fleuve Torne, dans la province Norrbotten en Suède), alors que le kvène est parlé par quelques milliers de locuteurs dans le nord de la Norvège. Leur statut est protégé par le statut des langues minoritaires. Leurs usagers vivent isolés dans l’environnement multilingue (suédois et/ou norvégien et/ou same). Pourtant, ces langues cultivent leur identité, ayant ralenti leur évolution : elles gardent quelques archaïsmes, mais ont aussi emprunté beaucoup de mots aux langues voisines. Malgré cela, ces derniers temps, avec les conditions politiques plus favorables, elles voient une nouvelle vague de la revitalisation (cf. Pietikäinen et al. 2010).

## 2. CULTURE, TRADITION ORALE, TEMPÉRAMENT NATIONAL ET... FRÉQUENCE D’EMPLOI

Chaque nation a aussi ses habitudes qui peuvent avoir un impact sur sa langue, ce que Wilhelm von Humboldt a déjà remarqué à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Or, quand on lit des réflexions pittoresques d’un écrivain islandais Hallgrímur Helgason sur la tradition du silence parmi ses compatriotes, elles peuvent être une source bien riche d’inspirations à des réflexions linguistiques :

(...) le silence était un pilier de la culture islandaise. (...) On croyait pouvoir taire une vie entière en se taisant éternellement. C’était compréhensible, car nous vagabondions sur les flots d’un millénaire muet, marin comme terrien, où les mots n’avançaient pas le travail et n’avaient leur place que dans un livre au salon. C’est pour cela que la langue islandaise n’a pas changé en mille ans : nous ne l’avons jamais utilisée.

Au fil des siècles, on ne parla que peu en Islande. Car on ne croisait jamais personne. Et lorsqu’on se croisait, on évitait systématiquement la conversation. (...) L’islandais était une langue bien plus écrite qu’orale. (...)

Si d’autres nations ont conservé des temples et des urnes, nous n’avons rien de cela, juste des sagas et des vers, que nous utilisons toujours. A regret, notre visage se fait archaïque lorsque nous commençons à parler (...).

Nous, les Islandais, sommes les seuls au monde à défier notre langue et à l'utiliser le moins possible pour la garder intacte (...) (Hallgrímur Helgason 2013 : 109–111).

Hallgrímur Helgason est conscient de ce que les Islandais portent « un trésor en bouche » qui est « solennel » et – à la différence de beaucoup d'autres langues<sup>28</sup> – n'est pas destiné « à un usage quotidien ». Il montre aussi une autre nation qui est de nature similaire : les Finlandais :

Les Finlandais sont nos principaux concurrents à la course du silence, car ils sont la seule nation capable de se taire en deux langues, comme le disait Brecht<sup>29</sup> (Hallgrímur Helgason 2013 : 111).

En ce qui concerne les Finlandais mêmes, on peut trouver de nombreuses et sérieuses études sur leur habitude de garder le silence et de cacher les émotions. Certaines de ces études ont été écrites par les Finlandais mêmes (Lehtonen & Sajavaara 1985 ; Sallinen-Kuparinen 1986 ; Mäkisalo 1988 ; Hakulinen & Sorjonen 1993, Sajavaara & Lehtonen 1997 ; Toivanen, Väyrynen & Seppänen 2004), mais aussi par les étrangers (Peterson 2009, Sloan 2013) et beaucoup en coopération internationale (Sallinen-Kuparinen, McCroskey & Richmond 1991 ; Berry, Carbaugh & Nurmikari-Berry 2004 ; Carbaugh, Berry & Nurmikari-Berry 2006 ; Gaias et al. 2012, Huttunen et al. 2013). L'introversion et la réticence semblent être des traits inhérents des Finlandais qui se caractérisent aussi par le *sisu* – persistance et force intérieure (cf. p.ex. Sinkkonen 2013). Ils sont un peu différents de leurs confrères estoniens qui sont plus ouverts (Ryabina 2008). Parfois, on souligne le rôle de la réticence finlandaise dans la politesse quotidienne qui équivaut au tact et à la circonspection, bien qu'elle puisse être comprise à rebours par les étrangers qui se sentent désorientés (Sloan 2013)<sup>30</sup>.

---

<sup>28</sup> Hallgrímur Helgason présente aussi ses réflexions sur d'autres langues. Compte tenu de sa perspective islandaise distancée, elles sont bien intéressantes, voire révélatrices ; à titre d'un exemple bien éloquent : « Le français est une sauce sapide que les locuteurs veulent garder le plus longtemps possible en bouche ; ils parlent en rond, ruminant leurs mots, de sorte que la sauce finit par jaillir entre leurs lèvres. (...) L'anglais n'est plus une langue mais un phénomène universel, comme l'oxygène ou les rayons du soleil » (Hallgrímur Helgason 2013 : 109–110).

<sup>29</sup> Dans les *Dialogues d'exilés (Flüchtlingsgespräche)* que Bertold Brecht a écrits au cours de son exil en Finlande (1940–1941).

<sup>30</sup> Pourtant, les assertions sur le silence et la taciturnité des Finlandais sont souvent contredites par des Finlandais mêmes qui les considèrent comme faux stéréotypes. P.ex. Liisa Tiittula (1994) déclare que les Finlandais peuvent être moins communicatifs seulement en langues étrangères, tandis qu'Anna Mauranen (1994), d'après ses recherches à quelques universités britanniques et finlandaises, constate que même si les étudiants finlandais ont des difficultés à participer activement aux séminaires en Grande-Bretagne, cela résulte plutôt de la différence des traditions : les séminaires britanniques mettent plus d'accent sur la discussion et l'échange des arguments, tandis que les séminaires finlandais favorisent le travail écrit. Même si l'on peut comprendre une telle explication, le problème initial de la différence des caractères reste...

Il est à remarquer que toutes les nations nordiques partagent ce trait avec un degré plus ou moins grand – dans leur culture on apprécie le silence : « talkativeness is indication of slickness, which serves as a signal of unreliability » (Sajavaara & Lehtonen 1997 : 270). Certaines études montrent même que les gens du cercle des langues finno-ougriennes sont moins bavards que ceux des pays scandinaves germaniques (Tryggvason & Geer 2002 ; Tulviste et al. 2003 ; Tryggvason 2006 ; Tulviste, Mizera & Geer 2011).

Certes, il est difficile de mesurer l'impact de la taciturnité sur l'état de la langue, mais cela donne à penser : logiquement une basse fréquence d'emploi de la langue ralentit son érosion. La langue ne s'use pas parce que le taux des interactions sociales est bas. Alors faudrait-il introduire un nouveau facteur qui n'est pas trop linguistique, mais plutôt psycho-culturel : **la corrélation du tempérament national** ? Il s'agirait là de l'habitude d'une nation de parler sa langue et de l'inclination à parler en général<sup>31</sup>. Autrement dit, en regardant les habitudes de parler et l'état de la langue des Islandais et des Finlandais ou des Sames, on peut tenter de constater que : *plus les usagers d'une langue sont taciturnes, plus cette langue reste archaïque, parce qu'elle s'use moins*. Ainsi, les locuteurs du Nord, silencieux, taciturnes, parfois moroses, ont-ils leurs langues-réfrigérateurs à basse fréquence d'emploi, tandis que les gens du Sud ont des langues à changements dynamiques, ce que l'on peut observer dans le cas des langues romanes : les populations romanes sont bavardes, ouvertes, facilement mises en contact avec d'autres nations, en leur empruntant des mots souvent ; on y voit aussi que la migration de populations sur les terrains méridionaux est aussi plus haute que dans le Nord.

Ainsi pouvons-nous distinguer langues-réfrigérateurs et langues-buffets, même si ces termes ne semblent pas sérieux. L'appellation « langues-réfrigérateurs » qui conservent leur évolution à basse température est d'ailleurs meilleure que l'appellation « langues archaïques » qui fait penser à l'obsolescence. Les langues à évolution lente ne sont point obsolètes : elles avancent – ne serait-ce qu'à l'allure de l'escargot – et leurs usagers ruminent leurs pensées plutôt que les expriment. Leur contrepartie est le type des « langues-buffets » à évolution rapide, peut-être superficielle, trop ouverte à des influences étrangères, mais cherchant du confort et un moindre effort dans la communication, grâce à quoi ces langues tendent plus vite à des simplifications, conformément au principe de l'économie de l'énergie.

Mais la fréquence d'emploi a encore une autre facette : on peut parler de l'évolution de certains types de mots et ceci dans une double perspective :

1. De très nombreuses recherches de Witold Mańczak sur le vocabulaire de diverses langues, il résulte que les mots les plus employés, comme ceux

---

<sup>31</sup> Bien sûr, il s'agit ici du comportement des locuteurs qui se servent d'un idiome comme outil de communication au quotidien et non pas des valeurs esthétiques que l'on attribue traditionnellement à différentes langues, comme dans le dicton de Charles V Habsbourg, roi d'Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle : « Je parle espagnol à Dieu, italien aux femmes, français aux hommes, et allemand à mon cheval ».

de la vie quotidienne, évoluent, en général, irrégulièrement au niveau phonétique : ils échappent à des lois de développement concernant d'autres mots et subissent plus souvent des abrègements, « des accidents phonétiques connus depuis longtemps sous le nom d'assimilations, dissimilations, haplogies ou métathèses, en des formes hypercorrectes ou expressives » (Mańczak 2011 : 279). Ce qui est curieux aussi, c'est que : « De deux formes à développement phonétique irrégulier dû à la fréquence, la forme plus fréquemment usitée existe, en principe, sur un territoire plus vaste que la forme moins employée » (Mańczak 2011 : 279).

2. Les recherches lexicostatistiques sur les corpus montrent que les mots les plus employés (ceux du vocabulaire fondamental, donc de l'usage quotidien<sup>32</sup>) évoluent plus lentement quant au leur éventuel remplacement lexical (Dyen, James, Cole 1967 ; Pagel, Atkinson, Meade 2007<sup>33</sup> ; Vejdemo 2010<sup>34</sup>), alors que les mots plus rares sont plus facilement « menacés » par la substitution :

(...) numbers, pronouns and the special adverbs evolve the most slowly for a given frequency of word-use. These parts of speech seem important to the meaning of spoken communication, and may therefore be subject to stronger selection. The rapidly evolving parts of speech include conjunctions, prepositions and adjectives whose exact forms may often be less important to conveying meanings. (...) we expect languages to diverge initially in the least frequently used parts of their vocabularies. (...) Higher frequency words may also be more likely to exhibit ancestral morphology. Irregular verbs in English often retain their ancestral morphology, and are among the most frequently expressed verbs (Pagel, Atkinson & Meade 2007 : 719).

Within the Noun group, Concrete Nouns are lexically less likely to change than Abstract Nouns (...). And within the Abstract Noun group, words corresponding to Activities seem to change far more often than the other kinds of words, followed shortly by Emotion concepts. (...) Within the adjective group also, colors are the most stable while states are the least stable (Vejdemo 2010 : 102).<sup>35</sup>

<sup>32</sup> Une telle méthode, mettant l'accent sur l'analyse qualitative, est plus précise que les recherches plutôt quantitatives de Morris Swadesh, grand architecte de la lexicostatistique et de la glottochronologie dans les années 1950–1960 (cf. p.ex. Swadesh 1950, 1951, 1952, 1955 ; Rea 1958 ; Grant 2010).

<sup>33</sup> Sur le corpus anglais, espagnol, russe et grec, mais par comparaison avec la base de 87 langues indo-européennes du point de vue de 200 significations.

<sup>34</sup> Sur le corpus de langues indo-européennes et austronésiennes, ce qui semble plus objectif, vu que les circonstances culturelles n'entrent pas en jeu, les deux familles étant très éloignées.

<sup>35</sup> Mais Vejdemo, dans ses recherches, montre nettement aussi qu'il y a une différence culturelle dans la stabilité des noms des parties du corps : elles sont plus stables dans les langues indo-européennes avec d'autres proportions d'emploi : « When one looks at the ratings for lexical stability for specific body parts in Indo-European, it is evident that, with the exception of TOOTH, the most stable concepts are EAR, TONGUE, EYE, HAND and NOSE.

De ces deux observations (qui n'ont été effectuées que sur des langues exemplaires, mais on peut considérer ces mesures comme généralisables<sup>36</sup>), il s'ensuit que **les mots les plus fréquents restent le plus longtemps dans la langue, mais leur développement phonétique est irrégulier**. Bien sûr, cette constatation concerne surtout le vocabulaire et non pas tout le système de la langue : le vocabulaire + l'ossature grammaticale. La langue en tant qu'ensemble évolue, peut-être, par rapport à sa fréquence d'emploi et au tempo de l'allure de ses usagers.

### 3. POLITIQUE LINGUISTIQUE ET PURISME DES USAGERS

Un autre critère pourrait constituer la politique linguistique, qui dans sa forme extrême pourrait aboutir à l'isolationnisme. Généralement, les pays scandinaves se caractérisent par la protection la plus étanche possible contre les influences étrangères, et surtout par le purisme à plusieurs aspects (cf. Vikor 2010), dont le plus visible est le purisme lexical. Les pays nordiques forment une sorte de communauté assez cohérente qui partage une certaine idéologie nationaliste (cf. Östman & Thøgersen 2010) datant du romantisme du XIX<sup>e</sup> s. L'organe de cette solidarité est le Conseil Nordique (né en 1952). Ces pays coopèrent étroitement en promouvant aussi leur intercompréhension linguistique (leurs langues proches les unes des autres, sauf le finnois, le permettent relativement bien<sup>37</sup>) et possèdent des programmes communs pour protéger leurs langues (cf. p.ex. Sandoy & Östman 2004).

Le purisme institutionnel va généralement de pair avec les attitudes des usagers. Mais bien sûr, la force du purisme nordique n'est pas la même dans tous ces pays, suite à différentes conditions historiques, politiques et sociales (ce que nous avons signalé plus haut). Lars S. Vikor propose une telle échelle entre le maximum du purisme et le maximum du libéralisme :

Icelandic – Faroese – Nynorsk – Finnish – Finland Swedish – Bokmål – Sweden  
Swedish – Danish (Vikor 2010 : 27).

---

These correspond neatly to the five senses of hearing, tasting, seeing, touching and smelling. This could be because of some cognitive, universal foundation for of these concepts, but when the data from the Indo-European language variants is compared with data from Austronesian language variants, we see that no such grouping of the “sense-concepts” is visible in Austronesian » (Vejdemo 2010 : 100).

<sup>36</sup> La continuation de telles recherches peut être utile dans les études sur les processus phylogénétiques – la linguistique regarde plus souvent les méthodes et les données biologiques (cf. la voie ouverte par le biologiste George G. Simpson par son livre de 1944) – et donner plus de lumière sur l'éventuelle parenté nostratique, cf. Atkinson et al. 2005 et 2006.

<sup>37</sup> Il est à souligner que les langues de travail pendant les réunions du Conseil Nordique sont le danois, le suédois et le norvégien qui sont mutuellement les plus compréhensibles. Il faut aussi rappeler que depuis le 1<sup>er</sup> mars 1987, date de l'entrée en vigueur de la Convention des Langues Nordiques, les citoyens des pays de l'Union Nordique peuvent communiquer en leurs langues natives devant tous les organes de l'administration des pays nordiques. On voit donc bien une sorte de solidarité et d'« entente cordiale » nordique.

Les communautés parlant islandais et finnois ont donc tendances à défendre et à protéger leurs langues.

C'est particulièrement en islandais que l'on sent une forte et consciente (!) résistance à l'introduction d'éléments étrangers dans le lexique. On chercherait en vain des mots dont la forme ressemblerait à des internationalismes gréco-latins, comme *bibliothèque*, *musée*, *mathématique*, *chimie*, *physique*, *géographie*, *biologie*, *histoire*, *musique*, *théâtre*, etc. En islandais respectivement : *bókasafn*, *safn*, *stærðfræði*, *efnafræði*, *eðlisfræði*, *landafræði*, *luffræði*, *sagnfræði*, *tónlist*, *leikhús*, etc. Les Islandais créent leurs équivalents.<sup>38</sup> Beaucoup de milieux professionnels ont même leurs comités qui se rencontrent pour discuter des néologismes que l'on propose, c'est pourquoi on crée de nouveaux mots sur la base des lexèmes indigènes, parfois en réutilisant les mots désuets (Höskuldur Thráinsson 1994 : 188, Hilmarsson-Dunn & Ari Páll Kristinsson 2009 : 367). Comme exemples, nous pouvons citer les mots islandais :

*sími* 'téléphone' (< *síma* 'bande, fil'),  
*tölva* 'ordinateur' (< *tala* 'nombre, chiffre'),  
*þota* 'jet, avion à réaction' (< *þjóta* 'se précipiter'),  
*útvarp* 'radio' (< *út* 'mouvement vers l'extérieur, en dehors' + *varpa* 'jeter') / *sjónvarp*  
 'télévision' (< *sjón* 'vision' + *varpa* 'jeter'),  
*geisladiskur* 'disque compact' (< *geisli* 'rayon' + *diskur* 'disque'),  
*sjónvarpsskjár* 'écran de télé' / *tölvuskjár* 'écran d'ordinateur' où le mot *skjár* signifiait  
 la pellicule dans les fenêtres, etc.

L'islandais est très imperméable aux influences étrangères non seulement grâce à l'attitude puriste des Islandais, mais aussi et surtout parce que la politique de l'État islandais est explicitement protectionniste et puriste. La langue est planifiée et gardée dans la pureté autant que possible (cf. Wahl 2008). La politique linguistique islandaise préserve et renforce la langue. Elle impose des prescriptions contre l'influence d'autres langues, surtout de l'anglais<sup>39</sup>. D'ailleurs, au début, l'islandais, même malgré la solidarité scandinave, a essayé de refouler surtout les influences du danois (Ari Páll Kristinsson 2004) – langue de l'ancien suzerain. La trace de la domination danoise passée reste encore dans le fait que c'est la deuxième langue obligatoire dans les écoles islandaises. Le danois est aussi tout autour : les plus proches voisins de l'Islande – le Groenland et les Îles Féroé – appartiennent au Danemark (comme ses territoires autonomes).

Quand on compare l'islandais et le finnois, on voit bien que leur protection n'est pas égale. Les mots étrangers sont entrés en finnois plus facilement pendant

<sup>38</sup> Les éléments *safn* 'collection', *fræði* 'science, étude, -logie', *tónn* 'ton', *list* 'art', etc.

Bien sûr, certains emprunts doivent rester tels quels, ayant subi l'adaptation phonétique et graphique, p.ex. : *banani* 'banane', *vin* 'vin', *te* 'thé', *kaffi* 'café', *minúta* 'minute', *banki* 'banque', *skák* 'les échecs', *bió* 'cinéma' (< danois *biograf*), *diskur* 'disque', etc.

<sup>39</sup> Même dans les technologies informationnelles envahies par l'anglais, ce qui aboutit parfois à des heurts entre les planificateurs et la réalité quotidienne des locuteurs-utilisateurs des acquis informatiques (Hilmarsson-Dunn & Ari Páll Kristinsson 2009).

des siècles, surtout suédois (par une longue domination), mais aussi d'autres : germaniques, slaves et baltes (par les contacts du voisinage). Les internationalismes ont commencé à l'enrichir plus massivement depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que depuis les années 1960 c'est surtout l'anglais qui y pénètre plus largement, avec cette différence qu'au début les mots composés anglais étaient souvent traduits en finnois, donc « domestiqués », de type *weekend* : fin. *viikonloppu* (Hiidenmaa & Nuolijärvi 2004). L'influence de l'anglais s'est encore intensifiée depuis les années 1990 quand la Finlande est devenue membre de la Communauté Européenne.

Le purisme finnois est donc déjà plutôt historique. Quand au XVI<sup>e</sup> siècle Mikael Agricola a traduit le Nouveau Testament, il a inventé beaucoup de mots sur la base de mots indigènes. Env. 60% de ce vocabulaire restent en finnois d'aujourd'hui (Lehikoinen & Kiuru 2001 : 139). C'était une époque importante pour la conscience puriste des usagers du finnois (bien que, au début, elle n'ait concerné que le vocabulaire plutôt religieux). La deuxième époque, la plus importante, a commencé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et a duré tout le XIX<sup>e</sup> siècle, ce que nous avons déjà signalé : c'est alors que le développement de la langue a été le plus intensif et le purisme le plus fort. La tendance était de faire des calques, c'est-à-dire de traduire les mots étrangers (d'abord suédois), même les internationalismes, p.ex. *bibliothèque* = *kirjasto*, *géographie* = *maantiede*, etc. (cf. Lehikoinen & Kiuru 2001 : 139–150, Hakulinen 2000 : 426–485). On prenait aussi de vieux mots pour les réutiliser dans un contexte nouveau, p.ex. *juna* 'train' qui avait la signification 'queue' et dont la forme-sœur est *jono* 'queue' (Lehikoinen & Kiuru 2001 : 145, cf. aussi Hakulinen 2000 : 482–483).

Même dans le vocabulaire technique actuel finnois, nous avons assez beaucoup de mots indigènes qui équivalent à des internationalismes rencontrés dans de nombreuses langues européennes :

*puhelin* 'téléphone' (< *puhua* 'parler'),  
*tietokone* 'ordinateur' (< *tieto* 'connaissance, savoir' + *kone* 'machine'),  
*suihkukone* 'jet, avion à réaction' (< *suihku* 'jet, giclée' + *kone* 'machine'),  
*kuvaruutu* 'écran' (< *kuva* 'image' + *ruutu* 'carreau, case'),  
*CD-levy* 'compact disque' (*levy* 'disque'), etc.

Pourtant, en finnois, le nombre d'emprunts est généralement plus grand qu'en islandais. On peut donc y rencontrer : *museo*, *matematiikka*, *kemia*, *fysiikka*, *biologia*, *historia*, *musiikki*, *teatteri*, *radio*, etc.<sup>40</sup> La tendance à accueillir les mots étrangers est croissante en finnois. Le purisme est en régression.

<sup>40</sup> À comparer ces mots, par exemple, avec le same du Nord où l'on trouve les mêmes équivalents : *dávvirvuorká/musea*, *matematiikka*, *kemija*, *fysiikka*, *biologiija*, *historjá*, *musihkka*, *teáhter*, *ráđio* ; tandis que 'téléphone' et 'ordinateur' c'est : *telefovdna* et *dihtor*. Par contre, par exemple, en hongrois, il y a plus de mots indigènes : *múzeum*, *matematika*/*mennyiségtan*, *kémia*/*vegytan*, *biológia*, *történet*, *zene*/*muzsika*, *színház*, *rádió* ; *telefon* et *komputer*/*számítógép*.

Parlons encore d'une stricte politique linguistique en Lituanie qui vise à renforcer la langue et la culture nationales. Avec une grande vigueur nationaliste, elle promouvait la pureté de la langue surtout dans deux périodes : 1918–1940 et depuis 1990. Entre ces deux périodes : la planification idéologique et la stagnation. Rasa Baločkaitė, dans son excellent article (2014) sur les relations de la langue lituanienne, du pouvoir et de la politique, basé sur le matériel bien précieux des linguistes lituaniens, résume ainsi les dernières périodes :

(...) the concept of a good, proper language is a purely political idea, produced for the sake of governance by both the Soviet authorities as well as the pro-nationalist governments. The nationalist version of a « good language » is sanitized from foreign effects ; the socialist version is sanitized from bourgeois remnants and capitalist influence. In both cases, the proper language is assigned a moral value, but the ideological construct masks inequalities of power. During the post-Soviet years, due to democratization, liberalization, and growing diversity, the idea of one « good, proper language » forfeited its social significance ; it remained purely a linguistic ideal. With the development of multiple language cultures and subcultures, it stands increasingly as a metaphor for the totalitarian Soviet period for its omnipresent uniformity and homogeneity (Baločkaitė 2014 : 41).

La libéralisation ne se fait que dans l'usage quotidien de la langue, alors que la politique officielle reste encore sévère – elle avait et a toujours des côtés noirs : par exemple, elle fait beaucoup d'obstacles à la libre expression de ses minorités linguistiques. On ne peut même pas utiliser d'autres transcriptions des noms que la lituanienne. Peut-être quelque chose changera bientôt : on observe de plus en plus de tendances transformatrices même au sein de la société purement lituanienne, p.ex. les femmes ne veulent plus, dans leur nom de famille, porter de suffixes indiquant leur état civil (Ramonienė 2007). Un tel processus sort déjà de l'usage p.ex. en Hongrie. Actuellement, la politique linguistique de Lituanie est confrontée encore aux défis de l'internationalisation.

#### 4. CENTRE(S) DU STANDARD (ET UNIFORMISATION DES NORMES)

Encore un autre critère qui se projette sur la vitesse des changements et qui est aussi lié au critère précédent est celui du centre standardisant et uniformisant la norme. Il ne s'agit pas là d'une institution quelconque, mais d'un réel et particulier diktat social de la façon de parler, renforcé encore par les mass-médias, surtout les médias audio-visuels, ainsi que par les belles-lettres.

En Islande ou en Finlande, la norme est dictée par la communauté de la capitale (parce que c'est là que vit la plupart des habitants du pays), mais par exemple en Estonie il y a deux centres : dans le nord et dans le sud du pays<sup>41</sup>. Le suédois peut

---

<sup>41</sup> La langue estonienne standard (*eesti keel*) est celle de la capitale se trouvant dans la partie septentrionale d'Estonie, tandis que dans le sud du pays on parle une autre variante qui se subdivise en trois types (*võro*, *seto*, *mulgi*). Celui qui prend de plus en plus de vigueur et

être appelé bicentrique aussi, ayant la Suède et la communauté suédophone en Finlande<sup>42</sup>.

Certaines langues du monde sont polycentriques. L'Italie reste polycentrique encore après son long morcellement historique. Le français, l'anglais, l'espagnol ou le portugais sont les langues encore plus polycentriques, non seulement à cause de leurs nombreuses anciennes colonies<sup>43</sup>, mais aussi par le fait que dans les pays où on les parle il y a aussi de fortes différences régionales, intensifiées encore par les influences d'autres nations (qui y vivent depuis toujours, comme p.ex. les Basques en Espagne, ou bien qui sont de nouveaux-arrivés, comme les immigrés en France). L'arabe, le chinois, le coréen, l'hindi ont plusieurs centres aussi (cf. Clyne 1992).

Dans les langues polycentriques, l'érosion progresse plus vite, tandis que dans les langues monocentriques (qui sont aussi parlées par des communautés plus petites), on voit plus souvent de la stagnation, voire de l'ossification.

##### 5. TENDANCES ACTUELLES ET PERSPECTIVES D'AVENIR : LES LANGUES CONSERVATRICES LE RESTERONT-ELLES ?

De nos jours, dans chaque communication langagière, on observe beaucoup de phénomènes qui ne sont pas nouveaux, mais, dans des conditions nouvelles, ils ont de nouvelles exigences. Ainsi :

a) Le besoin de communiquer efficacement est éternel, mais il change de support et de formes de transmission avec les nouveaux moyens technologiques (les messages par téléphones portables, courriels, chats, etc.).

---

que l'on commence à considérer comme langue à part est *võro kiil* (cf. p.ex. Pajusalu 2007). Il est curieux que ces variantes qui se situent à la périphérie la plus méridionale de toutes les langues fenniques, révèlent beaucoup d'archaïsmes frappants. Serait-ce, par coïncidence, encore un argument de plus pour la pertinence du principe des zones latérales ?

<sup>42</sup> La langue suédoise de cette communauté n'est plus la même que celle en métropole : puisqu'elle a peur d'être envahie par le finnois, elle s'isole et garde le purisme maximal, ce qui n'est pas le cas du suédois métropolitain qui se donne plus de liberté et d'ouverture (Mattfolk, Mickwitz, Östman 2004).

<sup>43</sup> Dans la plupart des anciennes colonies, la métropole est considérée comme source de la langue standard encore surtout par les locuteurs conservateurs, alors que, depuis des siècles déjà, les jeunes et les couches basses parlent leurs langages spontanément et incorrectement, donc ils évoluent plus vite et divergent de plus en plus de la « bonne » langue.

Parfois, les gens préfèrent développer la langue locale en tant que signe de la solidarité, p.ex. le *joual* au Québec qui ne veut plus être patois méprisé, mais une langue de plein droit (Kircher 2012 ; cf. aussi Valdman, Auger & Piston-Hatlen 2005).

Le Brésil, en tant que grand pays souverain qui devient une puissance économique, développe dynamiquement sa langue portugaise déjà depuis longtemps et gagne du terrain par rapport au portugais européen qui semble être fossilisé et lourd ; donc on ne peut pas exclure qu'un jour cette langue plus innovatrice prenne la position dominante au-dessus de la version enfermée et confinée que devient le portugais européen (cf. Dębowiak 2012).

b) Le besoin d'une sorte de « lingua franca » qui facilite la communication est aussi éternel – depuis l'écroulement de la Tour de Babel (cf. p.ex. Eco 1994, Ostler 2010), d'où la croissance actuelle de la position de l'anglais : il sert de moyen international de communication en général. Aux universités, il est appelé « nouveau latin ». Il est dans les médias ; il est aussi dans la vie quotidienne. En même temps, il se glisse dans les langues nationales, surtout dans les parlers des jeunes par la culture populaire et les médias, la publicité (slogans), l'internet et les jeux vidéo. L'anglais est un passe-partout au niveau glocal (global et local) :

It is a new kind of second language, used as a *lingua franca* for international communication, but at the same time glocalized, appropriated for local uses and meanings, and perhaps often used simply because it is there (Taavitsainen & Pahta 2008 : 37).

En même temps, on observe la promotion du multilinguisme, ce qui a parfois des impacts sur les langues nationales dont les locuteurs tendent à construire des mots et constructions mixtes. À ces processus s'ajoute une intensive migration des gens surtout vers les pays européens plus développées : les immigrés mélangent souvent les langues et apportent de nouveaux mots à la langue locale.

c) L'internationalisation de la vie publique, ce qui va de pair avec la communication par de nouvelles technologies et l'interconnexion des économies (p.ex. entreprises et sociétés transnationales avec les cadres communiquant surtout en anglais) avec la diffusion de marchandises et leurs marques déposées. En même temps, on observe la croissance du libéralisme et de la tolérance (déclin de la xénophobie). L'accent est mis sur l'ouverture à la coopération et les contacts. On peut l'observer non seulement entre les pays de l'Union Européenne (qui le leur impose par ses directives), mais presque partout dans le monde entier : réseaux d'accords de partenariat, programmes communs de développement, échanges interinstitutionnels (p.ex. entre les universités, tant au niveau des enseignants que des étudiants), divers projets communs et stages itinérants, etc.

d) L'individualisme a de plus en plus besoin de « output », surtout chez les jeunes. Dans la réalité de la mondialisation, comme celle sur les sites d'internet, il est facile d'être sociable, mais il est autant facile de « se diluer » dans la masse. Les gens s'efforcent de sortir de l'ordinaire et d'accentuer leur originalité, aussi par de nouvelles formes langagières.

Dans ces conditions, les langues, même les plus conservatrices par leur tradition et par leur politique linguistique, garderont-elles leur caractère ?

Si l'on passe en revue les langues mentionnées plus haut comme exemples de langues conservatrices et si l'on se limite au finnois, à l'islandais et au lituanien, donc celles qui ont le statut de langue officielle dans leurs États, leur situation se présente ainsi :

■ En Finlande, le finnois parlé diverge de plus en plus du finnois standard (littéraire) dont l'emploi peut parfois paraître « comique » (!) (cf. Luutonen 2008 : 77) et il est à un tournant. La place de l'anglais est déjà prépondérante dans la

société finlandaise<sup>44</sup>. Les Finlandais savent parler anglais parfaitement surtout grâce à l'école, aux voyages, aux jeux vidéo et à la télé qui émet les films en versions originales. Ils aiment aussi parler cette langue. Alors le finnois accueille les anglicismes bien volontiers<sup>45</sup>, tant dans la vie publique que dans la vie privée et tant dans la langue standard<sup>46</sup> que dans le langage familier (de petits mots, ne serait-ce que dans les salutations quotidiennes, dans les conversations privées et dans les talk-shows télévisés), non seulement dans le discours oral, mais aussi écrit, p.ex. dans les magazines de sport et/ou pour les adolescents (cf. Taavitsainen & Pahta 2003, 2008 ; Leppänen 2007 ; Leppänen & Nikula 2007). Dans la manière d'être et de s'exprimer des jeunes, surtout dans les médias, on peut même parler de « l'hétéroglossie stylistique » dont le but est de mélanger les langues et les registres pour gagner une expressivité plus intensive et construire une identité exceptionnelle (cf. Leppänen et al. 2009). De même, les anglicismes avec les mots suédois et russes foisonnent dans le slang urbain (surtout celui de Helsinki). À tout cela s'ajoute l'intensive immigration<sup>47</sup> et une forte internationalisation de la communication, non seulement spontanément dans les médias, mais aussi stratégiquement dans les institutions publiques comme les hautes écoles qui veulent être ouvertes et parmi les leaders à l'échelle mondiale (cf. Saarinen 2012).

■ En Islande, le répandement de l'anglais est un stimulis pour la politique protectionniste de l'État (Hilmarsson-Dunn & Ari Páll Kristinsson 2009 : 367). Déjà bien puriste, la politique linguistique en Islande intensifie ses efforts et, en même temps, toute la société est consciente du devoir de tenir sa langue à l'abri. Cette attitude est exceptionnelle parmi les pays nordiques qui, en général, sont plus ouvertes à l'internationalisation de la vie et de la langue. Mais tout change petit à petit : encore en 2004 Thøgersen (2004), dans ses recherches, constatait l'imperméabilité islandaise – quoique Ásta Svavarsdóttir (2004) et G. Kvaran (2004), dans leurs études de cette époque, aient montré l'immixtion de l'anglais dans le parler de la jeune génération –, alors que quelques années plus tard, Ari Páll Kristinsson (2013) constate que la pratique diverge de la théorie encore plus. La pureté de l'islandais commence à être en danger. À cela s'ajoute une forte immigration,

<sup>44</sup> Les jeunes Finlandais ne veulent même plus apprendre le suédois qui est obligatoire à l'école en tant que seconde langue officielle de l'État. Elle leur semble difficile et inutile, pas du tout comme domestique, mais comme... étrangère. Cette tendance dure depuis des années (cf. p.ex. Nikula et al. 2010). En 2014, il y a eu tout un débat public sur la place du suédois non seulement dans l'enseignement, mais aussi dans la vie des Finlandais.

<sup>45</sup> Une sorte de compte rendu de la position de l'anglais dans la vie des Finlandais est un recueil *Kolmas kotimainen. Lähikuvia englannin käytöstä Suomessa* [La troisième langue domestique. Gros plans sur l'usage de l'anglais en Finlande] (2008 ; dir. de Leppänen, Nikula et Kääntä). Les études réunies dans ce volume confirment l'omniprésence de l'anglais dans la communication publique et privée, ainsi que son rôle comme source de nouveaux mots.

<sup>46</sup> Parfois les mots anglais et leurs équivalents indigènes coexistent, ayant différentes connotations et/ou nuances stylistiques (cf. Hiidenmaa & Nuolijärvi 2004).

<sup>47</sup> En 2014, le nombre d'immigrés en Finlande a dépassé le nombre de la minorité suédoophone (env. 7–8%). La plupart des immigrés viennent d'Estonie, de Russie et du Somali.

surtout de Pologne (la plus grande minorité en Islande) et de Lituanie, mais il y a aussi d'autres nations, mêmes asiatiques.

■ En Lituanie, la langue, qui a, bien sûr, toujours eu des dialectes locaux, possède aujourd'hui plus de subdivisions et divers types de slang. Cela résulte de l'opposition des gens face à la politique linguistique des autorités des dernières décennies. Baločkaitė a remarqué deux tendances récentes en lituanien :

1) *linguistic paradox of totalitarianism* : degradation of public language, resulting from totalitarian language planning, led towards granting linguistic supremacy to the commoners and acknowledging failure of the state hegemony (...). Language planning was the first area where the Soviet authorities acknowledged their failure and the commoners' supremacy, preceded in further transformations of power relations between state and citizens on behalf of the latter, which has led finally towards the dismantling of the system itself (Baločkaitė 2014 : 59).

2) *linguistic paradox of democratization*: whereas standardization of language is always linked to the centralization of political powers, in cases of rising nation states or totalitarian regimes, the decentralization of political power and democratization leads to diversification of linguistic practices and fragmentation of standard language. Linguistic homogeneity becomes largely incompatible with socio-cultural, political, and economic diversity. Slangs and sociolects, previously seen as linguistic impurities and deviations, have to be reconsidered as constitutive part of plural linguistic cultures and significant part of linguistic repertoires of the population (Baločkaitė 2014 : 59).

Malgré la tradition d'une stricte politique nationale de protéger la langue et la culture lituanienne, le processus de l'internationalisation se déroule avec de plus en plus de vigueur. La société, surtout les jeunes, s'ouvre au monde vite, apprend les langues et voyage souvent. Les institutions ont pris plus de temps à s'ouvrir, mais sous l'influence de tendances intégrationnistes paneuropéennes, voire globales, l'isolationnisme lituanien s'affaiblit. Ainsi, la Lituanie, qui a peur de perdre, peut beaucoup gagner : p.ex. T. Bulajeva et G. Hogan-Brun (2014) remarquent que grâce à l'internationalisation des hautes écoles, les études sur les langues baltes seraient développées et connues plus largement à des universités étrangères.

À la marge de ces considérations sur les tendances actuelles, disons aussi que, au sein de toutes les langues parlées dans les sociétés bien civilisées, se développent des langages professionnels, dits spécialisés (ang. *languages for specific purposes*) dont l'essor est prodigieux ces derniers temps vu l'importance croissante des facteurs socio-économiques, l'omniprésence des médias, l'expansion de la vie publique et de la politique, les progrès technologiques, la facilité de la communication et les exigences de la globalisation. Ces langages s'internationalisent et sont même de plus en plus enseignés lors des cours de langues étrangères (cf. p.ex. Uber Grosse & Voght 2012). Mais on voit bien que leur formation est complexe : ils développent leur nomenclature dans différents domaines qui souvent s'entrecroisent. En plus, parfois ils remanient les mots du langage ordinaire, alors que certains d'entre eux peuvent, de nouveau, se faufiler dans la langue courante avec le bagage de nouveaux sens et/ou en nouvelles formes. Bien sûr, les domaines tels

que la médecine ont toujours puisé dans deux sources : la langue indigène (p.ex. noms des maladies dans la médecine populaire) et le trésor commun du vocabulaire gréco-latin, mais, ces derniers temps, on doit constater une grande intensité du développement et une forte expansion des langages spécialisés imbibés d'anglicismes, comme dans le langage du business ou de l'informatique ; ou même la communication se déroule complètement en anglais. Ainsi :

The global language of medical science is English, to the extent that more than 99 per cent of all medical dissertations in the Nordic countries are written and published in English (...). A mastery of English is required both for the purpose of publishing original research for the international readership and in order to participate in professional development (...). The dominant position of English is so strong that there is a real danger of loss of the medical register from the national languages many countries (Taavitsainen & Pahta 2008 : 31–32).

Ce phénomène ne manque pas toucher les langues dites conservatrices si leurs usagers ne veulent pas rester à l'arrière de la marche civilisationnelle.

#### À LA MARGE : LANGUES ARTIFICIELLES ET LEURS CHANGEMENTS

Parlons encore brièvement des langues artificielles – le plus souvent créées pour faciliter la communication entre les gens et/ou pour des buts spécifiques (cf. p.ex. Eco 1994). L'évolution et les changements touchent aussi ces langues, mais ils se déroulent selon des principes différents : on ne peut y parler ni de la géographie ni de la chronologie, ni du tempérament, ni de la politique linguistique, ni de la polycentricité, mais seulement du taux de leur utilité (et, par conséquent, de la facilité de les employer) ainsi que de leurs valeurs esthétiques.

Les langues artificielles sont le plus souvent créées sur la base des langues vivantes : on prend leurs meilleurs éléments et principes de les combiner, ce qui pourrait suggérer qu'une telle nouvelle langue serait parfaite et universelle dans la communication internationale. Pourtant, puisque les langues artificielles sont utilisées par les gens vivants, leurs changements sont inévitables, non seulement à cause du fait que leurs utilisateurs désirent de les rendre parfaites, mais qu'ils ont leurs préférences culturelles également.

Les langues artificielles sont créées pour deux buts principaux : pour l'usage universel (p.ex. l'espéranto et beaucoup d'autres) et pour la valeur artistique (p.ex. langues créées par Tolkien pour les besoins de la fiction littéraire). Ces premières, c'est-à-dire les langues « universelles », peuvent être considérées comme langues ouvertes à des changements ou à des besoins des utilisateurs, tandis que les secondes, c'est-à-dire les langues « artistiques », sont, d'après l'intention de leur créateur, fermées (abstraction faite de cercles d'internet de passionnés ou voire fanatiques de telles langues – p.ex. elfiques – qui s'adonnent volontiers à la communication dans ces langues et à d'autres expérimentations avec leur matière) et n'ont pas de vie sonore (sauf dans les films, comme les langues de Tolkien).

Dans le cas des premières, on n'y souligne pas tellement la spontanéité même, mais la recherche continue de l'utilité et de la facilité comme outil universel de la communication. La langue la plus populaire et aussi la plus « remaniée » est l'espéranto, créé par Ludwik Zamenhof en 1887, dont le descendant est p.ex. la langue ido, créée en 1907 par un groupe d'espérantistes remarquables en vue de continuer la facilitation des principes de la langue dite universelle.

L'évolution de l'espéranto a eu diverses phases : la diffusion croissante et les traductions, puis un lent et parfois difficile développement de la littérature, marqué par les tensions entre les conservatistes qui traitaient cette langue comme système précis et ceux qui voulaient l'employer avec plus de liberté ; enfin, depuis 1975, après une querelle méthodologique entre les partisans de ces deux courants, il a un nouvel élan et plus de moyens d'expression et d'échanges entre les usagers, aussi dans les médias (cf. p.ex. Pietiläinen 2005, Becker 2006). Dans ce déterminisme des espérantistes passionnés, on voit bien des parallèles avec le développement de petites langues naturelles et leurs littératures dont nous avons parlé plus haut (cf. aussi Pietiläinen 2005 : 281 et Kimura 2012). Ce nouveau courant libéral est plus fort que les conservatistes dont l'ange gardien est l'Académie de l'Espéranto. L'espéranto vit déjà et évolue spontanément presque comme une langue naturelle. Pourtant, sa popularité par l'épanouissement de clubs et d'associations d'amateurs et de professionnels dans le monde entier fait que cette langue se « différencie » actuellement avec plus de vitesse. C'est comme si elle engendrait de plus en plus de dialectes. Or, c'est maintenant qu'elle peut se développer presque naturellement.

#### POUR CONCLURE

Nous avons bien vu, en prenant comme exemple des langues de deux familles différentes, que le conservatisme des langues ne résulte pas tellement de la position géographique ou de la chronologie, mais plutôt du volume et de l'homogénéité ethnique et linguistique d'une communauté ainsi que de la force de ses traditions, des habitudes culturelles, de la politique linguistique de l'État, etc.

Le tempo des changements, tant dans les langues vivantes que dans les artificielles, est aussi régi par une haute ou basse fréquence de leur emploi (emploi par excellence !), et il ne s'agit pas de l'usage seulement de certains éléments lexicaux, mais du système entier de la langue. La question est de VOULOIR utiliser la langue spontanément.

Il faut peut-être aussi en finir avec la perspective d'où l'on regarde les changements dans la langue comme quelque chose qui est en dehors des usagers, c'est-à-dire avec la vision de l'état de la langue comme résultat de son emplacement géographique ou de la longueur de son séjour dans un endroit. Il faut regarder la langue plutôt sous l'angle des apports des personnes réelles, plus factitivement et causativement. Le principe même du développement phonétique irrégulier dû à la fréquence, essentiel dans les recherches de Witold Mańczak, le suggère justement : les gens parlent parfois différemment parce qu'ils parlent beaucoup et souvent.

Bien sûr, quelquefois, les changements se déroulent aussi par l'analogie ou par les influences étrangères, mais la fréquence est décisive : l'intensité des usages individuels des locuteurs qui agissent par différents motifs personnels.

Dans toutes les langues, on le voit dans le langage des jeunes, transpercé par le jeu avec la matière langagière : remaniement des mots, leur abréviation, liage pour de nouveaux composés, ne serait-ce que pour les besoins de nouveaux médias et la publicité. Actuellement, les mass-médias y contribuent en favorisant l'expansion de différentes idées et attitudes qui au début sont toujours individuelles. Or, dans la langue, presque tout changement est au début individuel et conditionné.

### BIBLIOGRAPHIE

- AITCHINSON Jean (2001) : *Language Change : Progress or Decay ?*, Cambridge : U. Press.
- ANDERSEN Henning (1988) : Centre and periphery : adoption, diffusion and spread, (in:) *Historical Dialectology. Regional and Social*, J. Fisiak (ed.), Berlin : Gruyter, 39–83.
- ANDERSSON Theodore M. (2006) : *The Growth of the Medieval Icelandic Sagas (1180–1280)*, Ithaca, NY : Cornell U. Press.
- ARI PÁLL KRISTINSSON (2004) : Offisiell normering av importord i islandsk, (in :) « *Det främmande* » i nordisk språkpolitik. Om nomering av utländska ord, H. Sandøy & J.-O. Östman (eds.), Oslo : Novus, 30–70.
- ARI PÁLL KRISTINSSON (2013) : Evolving language ideologies and media practices in Iceland, *Sociolinguistica* 27 : 54–68.
- ARI PÁLL KRISTINSSON, HILMARSSON-DUNN Amanda (2012) : Unequal language rights in the Nordic community, *Language Problems & Language Planning* 36/3 : 222–236.
- ATKINSON Quentin, NICHOLLS Geoff, WELCH David, GRAY Russell (2005) : From words do dates : water into wine, mathemagic or phylogenetic inference ?, *Transactions of the Philological Society Volume* 103/2 : 193–219.
- ATKINSON Quentin D., GRAY Russell D. (2006) : How old is the Indo-European language family ? Progress or more moths to the flame ?, (in :) *Phylogenetic methods and the pre-history of languages*, P. Forster & C. Renfrew (eds), Cambridge : McDonald Institute for Archaeological Research, 91–109.
- AXEL KRISTINSSON (2012) : Lords and Literature : The Icelandic Sagas as Political and Social Instruments, *Scandinavian Journal of History* 28/1 : 1–17.
- ÁSTA SVAVARSDÓTTIR (2004) : English in Icelandic – A comparison between generations, *Nordic Journal of English Studies*, special issue 3/2 : 153–165.
- BALOČKAITE Rasa (2014) : On Ideology, Language, and Identity : Language Politics in the Soviet and Post-Soviet Lithuania, *Lang Policy* 13 : 41–61.
- BANNIARD Michel (2001) : Causes et rythmes du changement langagier en Occident Latin (III<sup>e</sup>–VIII<sup>e</sup> s.), *Travaux neuchâtelois de linguistique* 34/35 : 85–99.
- BARTOLI Matteo (1925) : *Introduzione alla neolinguistica*, Genève : L.S. Olschki.
- BARTOLI Matteo (1933) : Il carattere conservativo dei linguaggi baltici, *Studi Baltici* 3 : 1–26.
- BARTOLI Matteo (1937a) : Ancora del carattere conservativo dello slavo e del baltico, (in :) *Mélanges linguistiques et philologiques offerts à M. Aleksandar Belić* [Belićev Zbornik], Београд : Млада Србија, 197–202.
- BARTOLI Matteo (1937b) : Caratteri fondamentali delle lingue neolatine, *Archivio Glottodidattico Italiano* 29/1 : 1–20.

- BARTOLI Matteo (1938) : Il carattere arcaico dei linguaggi germanici, *Archivio Glottodattico Italiano* 30 : 52–68.
- BARTOLI Matteo (1939) : Der italienisch Sprachatlas und die Arealnormen, *Zeitschrift für Volkskunde* X : 68–89.
- BECKER Ulrich (2006) : Publishing for a diaspora. The development of publishing in the international Esperanto movement, *Language Problems & Language Planning* 30/3 : 269–301.
- BEEKES Robert S.P. (1995) : *Comparative Indo-European linguistics*, Amsterdam : Benjamins.
- BELARDI Walter (1994) : Il formarsi di lingue standard come processo storico politico-culturale. Il caso delle lingue baltiche, *Storia, antropologia e scienze del linguaggio* 9/2 : 9–29.
- BERRY Michael, CARBAUGH Donal, NURMIKARI-BERRY Marjatta (2004) : Communicating Finnish Quietude : A Pedagogical Process for Discovering Implicit Cultural Meanings in Languages, *Language and Intercultural Communication* 4/4 : 261–280.
- BONFANTE Giuliano (1935–1936) : Arcaico e conservativo del gruppo baltico, *Studi Baltici* 5 : 30–37.
- BONFANTE Giuliano (1997) : Les zones latérales, *Folia Linguistica Hist.* XVIII/1–2 : 183–184.
- BORD Christophe (2004) : *Introduction à l'étude de la langue norroise*, Paris : L'Harmattan.
- BULAJEVA Tatjana, HOGAN-BRUN Gabrielle (2014) : Internationalisation of higher education and nation building : resolving language policy dilemmas in Lithuania, *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 35/4 : 318–331.
- CARBAUGH Donal, BERRY Michael, NURMIKARI-BERRY Marjatta (2006) : Coding Personhood Through Cultural Terms and Practices. Silence and Quietude as a Finnish “Natural Way of Being”, *Journal of Language and Social Psychology* 25/3 : 203–220.
- CLYNE Michael (ed.) (1992) : *Pluricentric Languages. Differing Norms in Different Nations*, Berlin–New York : Mouton de Gruyter.
- COSERIU Eugenio (1978) : *Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico*, Madrid : Gredos.
- DEBOWIAK Przemysław (2012) : Le portugais européen risque-t-il de devenir une langue périphérique ?, *Romanica Cracoviensia* 12 : 133–152.
- DYEN Isidore, JAMES A.T., COLE J.W. (1967) : Language divergence and estimated word retention rate, *Language* 43/1 : 150–171.
- ECO Umberto (1994) : *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, trad. fr. Jean-Paul Manganaro, Paris : Seuil.
- ELENIUS Lars (2010) : Symbolic Charisma and the Creation of Nations : The Case of the Sámi, *Studies in Ethnicity and Nationalism* 10/3 : 467–482.
- ERHART Adolf (1995) : Archaisch oder konservativ ? Das Anatolische und das Baltische, *Linguistica Baltica* 4 : 1–12.
- GAIAS Larissa M., RÄIKÖNEN Katri, KOMSI Niina, GARTSTEIN Maria A., FISHER Philip A., PUTNAM Samuel P. (2012) : Cross-cultural temperamental differences in infants, and children and adults in the United States of America and Finland, *Scandinavian Journal of Psychology* 53 : 119–128.
- GOTTSKÁLK JENSSON (2008) : The Latin of the North. Arngrímur Jónsson's *Crymogæa* (1609) and the Discovery of Icelandic as a Classical Language, *Renæssansforum* 5 : 1–28 ([www.renaessansforum.dk](http://www.renaessansforum.dk), consulté en mars 2014).
- GRANT Anthony P. (2010) : Swadesh's life and place in linguistics, *Diachronica* 27/2 : 191–196.
- GROENKE Ulrich (1983) : Diachrone Perdurabilität, Sprachpflege und Sprachplanung : Der Fall Isländisch, (in :) *Language Reform. History and Future*, I. Fodor & Cl. Hagège (eds.), Hamburg : Buske, t. II : 137–155.

- GRÜNTAL Riho (2007) : Finnic Languages and Baltic Sea language area, *Incontri Linguistici* 30 : 29–48.
- GRÜNTAL Riho, KOVÁCS Magdolna (eds.) (2011) : *Ethnic and Linguistic Context of Identity : Finno-Ugric Minorities*, Helsinki : Suomalais-Ugrilainen Seura (UH 5).
- GUDNÝ GUÐBJÖRNSDÓTTIR, MORRA Sergio (1997) : Social and Developmental Aspects of Icelandic Pupils' Interest and Experience of Icelandic Culture, *Scandinavian Journal of Educational Research* 41/2 : 141–163.
- HAKULINEN Auli, SORJONEN Marja-Leena (1993) : Research on spoken interaction in Finland, *Research on Language and Social Interaction* 26/4 : 409–426.
- HAKULINEN Lauri (2000 [1941–1946]) : *Suomen kielen rakenne ja kehitys*, Helsinki : Helsingin Yliopiston Suomen Kielen Laitos.
- HALLDÓR HALLDÓRSSON (1979) : Icelandic purism and its history, *Word* 30 : 76–86.
- HALLGRÍMUR HELGASON (2013 [2011]) : *La femme à 1000<sup>e</sup>*, trad. fr. Jean-Christophe Salaün, [Paris] : Presses de la Cité.
- HAMP Eric P. (1996) : What do we mean by 'conservative' among Indo-European languages ?, *Baltistica* XXXI/1 : 5–7.
- HAUGEN Einar (1979) : Language ecology and the case of Faroese, (in : ) *Linguistic Method. Essays in Honor of Herbert Penzl*, I. Rauch & G. F. Carr (eds.), The Hague : Mouton, 183–197.
- HÄKKINEN Kaisa (2006) : *Mistä sanat tulevat. Suomalaista etymologiaa*, Helsinki : SKS.
- HIIDENMAA Pirjo, NUOLIJÄRVI Pirkko (2004) : Normering av främmande ord i finskan, (in : ) « *Det främmande* » i nordisk språkpolitik. *Om. nomering av utländska ord*, Helge Sandøy & Jan-Ola Östman, Oslo : Novus, 253–274.
- HILMARSSON-DUNN Amanda M. (2006) : Protectionist language policies in the face of the forces of English. The case of Iceland, *Language Policy* 5 : 293–312.
- HILMARSSON-DUNN Amanda M., ARI P. KRISTINSSON (2009) : Iceland's language technology : policy versus practice, *Current Issues in Language Planning* 10/4 : 361–376.
- HILMARSSON-DUNN Amanda M., ARI P. KRISTINSSON (2010) : The language situation in Iceland, *Current Issues in Language Planning* 11/3 : 207–276.
- HÖSKULDUR THRÁINSSON (1994) : Icelandic, (in : ) *The Germanic Languages*, E. König, J. van der Auwera (eds.), London : Routledge, 142–189.
- HÖSKULDUR THRÁINSSON, PETERSEN Hjalmar P., JACOBSEN Jógvan í Lon, HANSEN Zakaris Svabo (2004) : *Faroese*, Tórshavn : Føroya Fróðskaparfelag.
- HUMBOLDT Wilhelm von (2000) : *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, édition bilingue allemand-français, trad. par Denis Thouard, Paris : Seuil.
- HUTTUNEN Kerttu, PINE Karen. J., THURNHAM Angela J., KHAN Catherine, (2013) : The Changing Role of Gesture in Linguistic Development : A Developmental Trajectory and a Cross-Cultural Comparison Between British and Finnish Children, *Journal of Psycholinguist Research* 42 : 81–101.
- INGA DÓRA BJÖRNSDÓTTIR (1997) : Nationalism, gender and the body in Icelandic nationalist discourse, *NORA – Nordic Journal of Feminist and Gender Research* 5/1 : 3–13.
- INGI SIGURÐSSON (2010) : The Icelandic Enlightenment as an Extended Phenomenon, *Scandinavian Journal of History* 35/4 : 371–390.
- KELLER Rudi (1989) : Invisible-hand theory and language evolution, *Lingua* 77 : 113–127.
- KIMURA Goro Christoph (2012) : Esperanto and minority languages. A sociolinguistic comparison, *Language Problems & Language Planning* 36/2 : 167–181.

- KIRCHER Ruth (2012): How pluricentric is the French language? An investigation of attitudes towards Quebec French compared to European French, *Journal of French Language Studies* 22 : 345–370.
- KJARTAN G. OTTÓSSON (1987): An archaizing aspect of Icelandic purism. The revival of extinct morphological patterns, (in : ) *Proceedings of the Sixth International Conference of Nordic and General Linguistics in Helsinki*, P. Lilius & M. Saari (eds.), Helsinki : University Press (NLML 6), 311–324.
- KORHONEN Mikko (1996 [1986]): History of the Uralic languages and the principle of lateral areas, (in : ) *Typological and Historical Studies in Language by Mikko Korhonen*, T. Salminen (ed.), Helsinki : Suomalais-Ugrilainen Seura, 213–218.
- KORTLANDT Frederik (1982): Innovations which betray archaisms, *Baltistica* 18 : 4–9.
- KRISTIANSEN Tore (2010): Conscious and subconscious attitudes towards English influence in the Nordic countries: evidence for two levels of language ideology, *International Journal of the Sociology of Language* 204 : 59–95.
- KURYŁOWICZ Jerzy (1949): La nature des procès dits « analogiques », *Acta linguistica* 5 : 117–136.
- KVARAN Guðrún (2004): English influence on the Icelandic Lexicon, *Nordic Journal of English Studies*, special issue 3/2 : 143–152.
- LAAKSO Johanna (ed.) (2000): *Facing Finnic. Some Challenges to historical and contact linguistics*, Helsinki : Gummerus (CT 59).
- LAAKSO Johanna (2001): The Finnic languages, (in : ) *Circum-Baltic languages*, M. Kop-tjevskaja-Tamm (ed.), Amsterdam : John Benjamins, t. I : 179–211.
- LAAKSO Johanna (2005): Langues fenniques et linguistique générale, (in : ) *Les langues ouraliennes aujourd'hui*, M.M.J. Fernandez-Vest (dir.), Paris : H. Champion.
- LABOV William (1999–2006 [1994–2001]): *Principles of Linguistic Change*, vol. 1 : *Internal Factors* (1994), vol. 2 : *Social Factors* (2001), Oxford–Cambridge : Blackwell.
- LEHKONEN Laila, KIURU Silva (2001 [1989]): *Kirjasuomen kehitys*, Helsinki : Helsingin Yliopiston suomen kielen laitos.
- LEHTONEN Jaakko, SAJAVAARA Kari, 1985, The silent Finn, (in : ) *Perspectives on Silence*, D. Tannen & M. Saville-Troike (eds.), Norwood : Ablex Publishing Corporation, 193–201.
- LEPPÄNEN Sirpa (2007): Youth language in media contexts: insights into the functions of English in Finland, *World Englishes* 26/2 : 149–169.
- LEPPÄNEN Sirpa, NIKULA Tarja (2007): Diverse uses of English in Finnish society : Discourse-pragmatic insights into media, educational and business contexts, *Multilingua* 26 : 333–380.
- LEPPÄNEN Sirpa, NIKULA Tarja, KÄÄNTÄ Leila (toim.) (2008): *Kolmas kotimainen. Lähi-kuvia englannin käytöstä Suomessa*, Helsinki : Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.
- LEPPÄNEN Sirpa, PITKÄNEN-HUHTA Anne, PIIRAINEN-MARSH Arja, NIKULA Tarja, PEURO-NEN Saija (2009): Young People's Translocal New Media Uses : A Multiperspective Analysis Of Language Choice And Heteroglossia, *Journal of Computer-Mediated Communication* 14 : 1080–1107.
- LINDGREN Lauri, SUOMELA-SALMI Eija (1995): Le finnois, le français et l'intégration européenne, (in : ) *Actes du 5<sup>e</sup> colloque franco-finlandais de linguistique contrastive*, O. Välikangas, M. Helkkula (éds), Helsinki : Université de Helsinki, 131–144.
- LUUTONEN Jorma (2008): Suomen kielen tulevaisuuden problematiikkaa, (in : ) *Murros : Suomalais-ugrilaiset kielet ja kulttuurit globalisaation paineissa*, Helsinki : Suomalais-Ugrilainen Seura (UH 3), 73–108.

- LÜTDKE Helmut (1986) : Esquisse d'une théorie du changement langagier, *La Linguistique* 22 : 3–46.
- MAGNÚS PÉTURSSON (1997) : Some recent phonetic changes in Modern Icelandic, (in :) *Germanic Studies in Honor of Anatoly Liberman*, K.G. Goblirsch, M. Berryman Mayou, M. Taylor (eds.), Odense : University Press (*NOWELE* 31–32), 305–312.
- MAIER Konrad (Hrsg.) (2012) : *Nation und Sprache in Nordosteuropa im 19. Jahrhundert*, Wiesbaden : Harrassowitz.
- MALKIEL Yakov (1960) : Paradigmatic resistance to sound change, *Language* 36 : 281–346.
- MAŃCZAK Witold (1958) : Tendances générales des changements analogiques, *Lingua* 7 : 298–325, 387–420.
- MAŃCZAK Witold (1965) : La nature des archaïsmes des aires latérales, *Lingua* 13 : 177–184.
- MAŃCZAK Witold (1976) : Le cinquantième anniversaire des « normes » de Bartoli, *General Linguistics* 16 : 1–8.
- MAŃCZAK Witold (1980a) : Frequenz und Sprachwandel, (in :) *Kommunikationstheoretische Grundlagen des Sprachwandels*, H. Lüdtke (Hrsg.), Berlin : W. de Gruyter, 37–79.
- MAŃCZAK Witold (1980b) : Laws of analogy, (in :) *Historical Morphology*, J. Fisiak (ed.), The Hague : Mouton, 283–288.
- MAŃCZAK Witold (1987) : Le degré de parenté entre le baltique et le slave, *Baltistica* 23 : 13–22.
- MAŃCZAK Witold (1988) : Bartoli's second « norm », (in:) *Historical Dialectology. Regional and Social*, J. Fisiak (ed.), Berlin : Gruyter, 349–355.
- MAŃCZAK Witold (1990) : La communauté balto-slave a-t-elle existé ?, *Baltistica* 26 : 29–38.
- MAŃCZAK Witold (1991a) : *La classification des langues romanes*, Kraków : Universitas.
- MAŃCZAK Witold (1991b) : *De la préhistoire des peuples indo-européens*, Kraków : UJ.
- MAŃCZAK Witold (1994) : Les zones latérales sont-elles plus archaïques que les zones centrales ?, *Folia Linguistica Historica* XV/1–2 : 125–130.
- MAŃCZAK Witold (1995) : Ist das Litauische die altertümlichste indogermanische Sprache ?, *Baltistica* XXX/2 : 5–8.
- MAŃCZAK Witold (1996) : *Problemy językoznawstwa ogólnego*, Wrocław : Ossolineum.
- MAŃCZAK Witold (1998) : Les aires latérales ne sont pas plus archaïques que les aires centrales, *Atti del XXI Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza*, G. Ruffino (ed.), Tübingen : Niemeyer, 187–191.
- MAŃCZAK Witold (1999) : Lingwistyka a prehistoria, *Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique* LV : 123–129.
- MAŃCZAK Witold (2001) : Le balte occupe-t-il une position centrale parmi les langues indo-européennes, *Linguistica Baltica* 9 : 113–123.
- MAŃCZAK Witold (2002) : *O pochodzeniu i dialekcie Kaszubów*, Gdańsk : Czec.
- MAŃCZAK Witold (2003a) : The Method of Comparing the Vocabulary in Parallel Texts, *Journal of Quantitative Linguistics* 10/2 : 93–103.
- MAŃCZAK Witold (2003b) : Le problème du caractère archaïque des aires latérales, (in :) *Réalité et imaginaire*, A. Kukulka-Wojtasik (éd.), Toruń : KFR UMK, 299–306.
- MAŃCZAK Witold (2005) : La hiérarchie des langues romanes du point de vue de leur caractère archaïque, (in :) *Langues : histoires et usages dans l'aire méditerranéenne*, T. Arnavielle (éd.), Paris : L'Harmattan, 101–107.
- MAŃCZAK Witold (2007a) : La Roumanie et l'Espagne sont-elles des territoires archaïques de la Romania ?, *Limba română, limbă romanică : omagiu acad. Marius Sala la împlinirea a 75 de ani*, București : Ed. Academiei Române.

- MAŃCZAK Witold (2007b) : Rzekoma archaiczność obszarów peryferycznych, *Jezikoslovní Zapiski* 13/1–2 : 279–283.
- MAŃCZAK Witold (2011) : Le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence en français, *Romanica Cracoviensia* 11 : 276–281.
- MARKUS Elena, ROZHANSKIY Fedor (2013) : Correlation between social and linguistic parameters in modeling language contact: evidence from endangered Finnic varieties, *International Journal of the Sociology of Language* 221 : 53–76.
- MATTFOLK Leila, MICKWITZ Åsa, ÖSTMAN Jan-Ola (2004) : Finlandssvensk språknormering, (in : ) « *Det främmande* » i nordisk språkpolitik. *Om. nomering av utländska ord*, H. Sandøy & J.-O. Östman, Oslo : Novus forlag, 219–252.
- MAURANEN Anna (1994) : Keskusteleeko suomalainen vieraalla kielellä ? Vaihto-opiskelijat kahden puhekulttuurin välissä, (in : ) *Puhekulttuurit ja kielten oppiminen*, L. Laurinen, M.-R. Luukka (toim.), Jyväskylä : AFinLA, 121–150.
- MÄKISALO Aija (1988) : Suomalainen kommunikaatio ulkomaalaisen silmin, *Opettaja* 83 : 20–21.
- MCMAHON April M.S. (1994) : *Understanding language change*, Cambridge : U. Press.
- MEILLET Antoine (1930) : La chronologie des langues indo-européennes et le développement du genre féminin, *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 74/2 : 149–154.
- MEILLET Antoine (1931) : Essai de chronologie des langues indo-européennes, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 32 : 1–28.
- NAHKOLA Kari, SAANILAHTI Marja (2004) : Mapping language changes in real time : A panel study on Finnish, *Language Variation and Change* 16 : 75–92.
- NETTLE Daniel (1999a) : Using Social Impact Theory to simulate language change, *Lingua* 108 : 95–117.
- NETTLE Daniel (1999b) : Is the rate of linguistic change constant ?, *Lingua* 108 : 119–136.
- NEVALAINEN Terttu, RAUMOLIN-BRUNBERG Helena, MANNILA Heikki (2011) : The diffusion of language change in real time : Progressive and conservative individuals and the time depth of change, *Language Variation and Change* 23 : 1–43.
- NIKULA Tarja, PÖYHÖNEN Sari, HUHTA Ari, HILDÉN Raili (2010) : When MT + 2 is not enough : Tensions within foreign language education in Finland, *Sociolinguistica* 24 : 25–42.
- OLIVEIRA Paulo Murilo Castro de, SOUSA Adriano O., WICHMANN Søren (2013) : On the disintegration of (proto-)languages, *International Journal of the Sociology of Language* 221 : 11–19.
- OLLILA Anne (1998) : Perspectives to Finnish Identity, *Scandinavian Journal of History* 23/3–4 : 127–137.
- ORDAZ-NÉMETH Andrea (2011) : *Sailing the Waves of Assimilation: Identity Anchors of the Moldavian Csángó*, Budapest : Central European University (mémoire).
- OSTLER Nicholas (2010) : *The Last Lingua Franca : English Until the Return of Babel*, New York : Walker & Company.
- ÖSTMAN Jan-Ola, THØGERSEN Jacob (2010) : Language attitudes and the ideology of the Nordic, *International Journal of the Sociology of Language* 204 : 97–127.
- PAGEL Mark, ATKINSON Quentin D., MEADE Andrew (2007) : Frequency of word-use predicts rates of lexical evolution throughout Indo-European history, *Nature* 449 : 717–720.
- PAJUSALU Karl (2009) : The reforming of the Southern Finnic language area, (in : ) *The Quasiquicentennial of the Finno-Ugrian Society*, J. Ylikoski (ed.), Helsinki : Suomalais-Ugrilainen Seura (*SUST* 258), 95–107.

- PAPP István (1936): Geographisch-historische Gesichtspunkte in der Sprachforschung, *Scientia* 59 : 265–277 et 325–337.
- PETERSON Elizabeth (2009): « It's just different » : Emotions and observations about Finnish and English, *Helsinki English Studies. Electronic Journal* 5 : 1–10 (consulté le 12.3.2014).
- PETI Lehel, TÁNCZOS Vilmos (ed.) (2012): *Language Use, Attitudes, Strategies. Linguistic Identity and Ethnicity in the Moldavian Csángó Villages*, Cluj-Napoca : Editura Institutului pentru Studierea Problemelor Minorităților Naționale.
- PIETIKÄINEN Sari (2010): Sámi language mobility: scales and discourses of multilingualism in a polycentric environment, *International Journal of the Sociology of Language* 20/2 : 79–101.
- PIETIKÄINEN Sari, HUSS Leena, LAIHALA-KANKAINEN Sirkka, AIKIO-PUOSKARI Ulla, LANE Pia (2010): Regulating Multilingualism in the North Calotte : The Case of Kven, Meänkieli and Sámi Languages, *Acta Borealia* 27/1 : 1–23.
- PIETILÄINEN Jukka (2005): Current trends in literary production in Esperanto, *Language Problems & Language Planning* 29/3 : 271–285.
- PITTAU Massimo (1972): *Grammatica del sardo-nuorese, il più conservativo dei parlari neolatini*, Bologna : Pàtron.
- POPOWSKA-TABORSKA Hanna (2004): *Z językowych dziejów Słowiańszczyzny*, Warszawa : Sławistyczny Ośrodek Wydawniczy.
- RAMONIENĖ Meilutė (2007): Language Planning and Personal Naming in Lithuania, *Current Issues in Language Planning* 8/3 : 422–436.
- REA John A. (1958): Concerning the validity of lexicostatistics, *International Journal of American Linguistics* 24 : 145–150.
- RYABINA Elena (2008): Comparison of Udmurt, Estonian, and Finnish dialogues : characteristics of communicative behaviour, *Trames* 12 (62/57), 1 : 40–50.
- SAARINEN Sirkka, HERRALA Eeva (toim.) (2008): *Murros : Suomalais-ugrilaiset kielet ja kulttuurit globalisaation paineissa*, Helsinki : Suomalais-Ugrilainen Seura (UH 3).
- SAARINEN Taina (2012): Internationalization of Finnish higher education – is language an issue ?, *International Journal of the Sociology of Language* 2016 : 157–173.
- SAJAVAARA Kari, LEHTONEN Jaakko (1997): The silent Finn revisited, (in :) *Silence : Interdisciplinary Perspectives*, A. Jaworski (ed.), Berlin : Mouton de Gruyter, 263–283.
- SALLINEN-KUPARINEN Aino (1986): *Finnish Communication Reticence : perceptions and self-reported behaviour*, Jyväskylä : University of Jyväskylä (SPhJ 19).
- SALLINEN-KUPARINEN Aino, MCCROSKEY James C., RICHMOND Virginia P. (1991): Willingness to Communicate, Communication Apprehension, Introversión, and Self-Reported Communication Competence : Finnish and American Comparisons, *Communication Research Reports* 8 : 55–64.
- SANDØY Helge, ÖSTMAN Jan-Ola (2004): Språkpåverkan och ansvar inom språkpolitik i Norden, (in :) « *Det främmande » i nordisk språkpolitik. Om. nomering av utländska ord*, H. Sandøy & J.-O. Östman, Oslo : Novus, 7–29.
- SARHIMAA Anneli (2009): Social Network Theory as a framework for studying minor Finnic languages with special reference to Karelian, (in :) *The Quasiquicentennial of the Finno-Ugrian Society*, J. Ylikoski (ed.), Helsinki : Suomalais-Ugrilainen Seura, 161–190.
- SÁNDOR Klára (2000): National feeling or responsibility : The case of the Csángó language revitalisation, *Multilingua* 19 : 141–168.
- SIGLEY Robert (2003): The importance of interaction effects, *Language Variation and Change* 15 : 227–253.

- SIHVO Jouko (2002) : Religion and Nationality Among Minorities in Russia : The case of the Ingrian Finns from the 1930s to 2002, *Studia Slavica Finlandensia* XIX : 183–205.
- SIMPSON George G. (1944) : *Tempo and Mode in Evolution*, New York : Columbia U. Press.
- SINKKONEN Jari (2013) : The Land of Sauna, Sisu, and Sibelius – An Attempt at a Psychological Portrait of Finland, *International Journal of Applied Psychoanalytic Studies* 10/1 : 49–52.
- SLOAN Christopher (2013) : Hiljaisuus on suomalaisten kohteliaisuutta, *Helsingin Sanomat*, 20.11.2013.
- SMOCZYŃSKI Wojciech (1993) : Das Litauische im Kontext der indogermanischen Vergleichung, *Linguistica Baltica* 2 : 69–82.
- SOMMER Łukasz (2009), *Mowa ojców potrzebna od zaraz. Fińskie spory o język narodowy w pierwszej połowie XIX wieku*, Warszawa : Wyd. Uniwersytetu Warszawskiego.
- SOMMERFELT Alf (1938) : *La langue et la société : caractères sociaux d'une langue de type archaïque*, Oslo : Aschehoug.
- SPITZER Leo (1943) : Why Does Language Change ?, *Modern Language Quarterly* 4 : 413–431.
- SPITZER Leo (1956) : The Individual Factor in Linguistic Innovations, *Cultura Neolatina* 16 : 71–89.
- SSA = *Suomen sanojen alkuperä*, o. I (1992), o. II (1995), o. III (2000), E. Itkonen & U.-M. Kulonen (päätoim.), Helsinki : Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.
- STIEBER Zdzisław (1974) : O archaizmach i innowacjach peryferycznych, *Studia indoeuropejskie (Ioanni Safarewicz septuogenario)*, Wrocław : Ossolineum, 239–241.
- SWADESH Morris (1948) : Sociologic notes on obsolescent languages, *International Journal of American Linguistics* 14 : 226–235.
- SWADESH Morris (1950) : Salish internal relationships, *International Journal of American Linguistics* 16: 157–167.
- SWADESH Morris (1951) : Diffusional cumulation and archaic residue as historical explanations, *Southwestern Journal of Anthropology* 7/1 : 1–21.
- SWADESH Morris (1952) : Lexico-statistic dating of prehistoric ethnic contacts, *Proceedings of the American Philosophical Society* 96 : 453–463.
- SWADESH Morris (1955) : Toward greater accuracy in lexicostatistic dating, *International Journal of American Linguistics* 21/2 : 121–137.
- SWIGGERS Pierre (2011) : L'espace linguistique et la vie du langage : Jules Gilliéron et l'ouverture géo-biologique de la géographie linguistique, *Dacoromania* (serie nouă) XVI/2 : 109–131.
- SYRJÄNEN Kaj, HONKOLA Terhi, KORHONEN Kalle, LEHTINEN Jyri, VESAKOSKI Outi, WAHLBERG Niklas (2013) : Shedding more light on language classification using basic vocabularies and phylogenetic methods. A case study of Uralic, *Diachronica* 30/3 : 323–352.
- TAAVITSAINEN Irma, PAHTA Päivi (2003) : English in Finland : Globalisation, language awareness and questions of identity, *English Today* 04 : 3–15.
- TAAVITSAINEN Irma, PAHTA Päivi (2008) : From global language use to local meanings : English in Finnish public discourse, *English Today* 24/3 : 25–38.
- TANDEFELT Marika, FINNÄS Fjalar (2007) : Language and demography : historical development, *International Journal of the Sociology of Language* 187/188 : 35–54.
- TARNANEN Mirja, HUHTA Ari (2008) : Interaction of Language Policy and Assessment in Finland, *Current Issues in Language Planning* 9/3 : 262–281.
- TAYLOR Ronald L. (1995) : Functional uses of reading and shared literacy activities in Icelandic homes : A monograph in family literacy, *Reading Research Quarterly* 30/2 : 194–219.

- TÁNCZOS Vilmos (2012) : *Language Shift among the Moldavian Csángós*, Cluj-Napoca : The Romanian Institute for Research on National Minorities.
- THORBJÖRN BRODDASON (2006) : Youth and New Media in the New Millennium, *Nordicom Review* 27/2 : 105–118.
- THØGERSEN Jacob (2004) : Attitudes towards the English influx in the Nordic countries : A quantitative investigation, *Nordic Journal of English Studies*, special issue 3/2 : 23–38.
- TIITTULA Liisa (1994) : Suomalaisen puhekulttuurin stereotyyppiat ja todellisuus, (in : ) *Puhekulttuurit ja kielten oppiminen*, L. Laurinen, M.-R. Luukka (toim.), Jyväskylä : AFinLA, 95–107.
- TOIVANEN Juhani, VÄYRYNEN Eero, SEPPÄNEN Tapio (2004) : Automatic Discrimination of Emotion from Spoken Finnish, *Language and Speech* 47/4 : 383–412.
- TRYGGVASON Marja-Terttu (2006) : Communicative behavior in family conversation : Comparison of amount of talk in Finnish, Swedish-Finnish and Swedish families, *Journal of Pragmatics* 38 : 1795–1810.
- TRYGGVASON Marja-Terttu, GEER Boel de (2002) : Eliciting talk as language socialization in Finnish, Swedish-Finnish, and Swedish families : A look at syntactic structures, *Multilingua* 21 : 345–369.
- TULVISTE Tiia, MIZERA Luule, GEER Boel de, TRYGGVASON Marja-Terttu (2003) : A silent Finn, a silent Finno-Ugric, or a silent Nordic ? A comparative study of Estonian, Finnish, and Swedish mother–adolescent interactions, *Applied Psycholinguistics* 24 : 249–265.
- TULVISTE Tiia, MIZERA Luule, GEER Boel de (2011) : ‘There is nothing bad in being talkative’ : Meanings of talkativeness in Estonian and Swedish adolescents, *Journal of Pragmatics* 43 : 1603–1609.
- UBER GROSSE Christine, VOGHT Geoffrey M. (2012) : The continuing evolving of languages for specific purposes, *The Modern Language Journal* 96 (Focus Issue) : 190–202.
- VACHEK Josef (1962) : On the interplay of external and internal factors in the development of language, *Lingua* 11 : 433–448.
- VALDMAN Albert, AUGER Julie, PISTON-HATLEN Deborah (eds.) (2005) : *Le Français en Amérique du Nord : État présent*, Québec : Presses de l’Université Laval.
- VANTING CHRISTIANSEN Pia (2006) : Language policy in the European Union. European/English/Elite/Equal/Esperanto Union ?, *Language Problems & Language Planning* 30/1 : 21–44.
- VEJDEMO Susanne (2010) : The Effect of Semantic Properties on Rates of Cross-linguistic Lexical Change, *LSO Working Papers in Linguistics* 8 : 85–104.
- VIKØR Lars S. (2010) : Language purism in the Nordic countries, *International Journal of the Sociology of Language* 204 : 9–30.
- WAHL Betty (2008) : *Isländisch : Sprachplanung und Sprachpurismus*, Heidelberg : Winter.
- WOOD Johanna L. (2008) : [compte rendu] *Morphosyntactic Change : Functional and formal perspectives*. By Olga Fischer. Oxford, (in:) *Diachronica* 25/3 : 442–453.
- YANG Charles D. (2000) : Internal and external forces in language change, *Language Variation and Change* 12 : 231–250.
- ZINKEVIČIUS Zigmąs (1998) : *The History of the Lithuanian Language*, Vilnius : Mokslo ir enciklopedijų leidybos institutas.
- ZINKEVIČIUS Zigmąs, LUCHTANAS Aleksiejus, ČESNYS Gintautas (2006) : *Where We Come From. The Origin of the Lithuanian People*, second revised edition, Vilnius : Science & Encyclopaedia Publishing Institute.